



VU Research Portal

Le recrutement étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris (1752-1791): la place des Allemands

Frijhoff, W.T.M.

published in

Les échanges universitaires franco-allemands du Moyen Age au XXe s. Actes du Colloque de Göttingen, Mission Historique Française en Allemagne, 3-5 novembre 1988
1991

document version

Publisher's PDF, also known as Version of record

[Link to publication in VU Research Portal](#)

citation for published version (APA)

Frijhoff, W. T. M. (1991). Le recrutement étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris (1752-1791): la place des Allemands. In *Les échanges universitaires franco-allemands du Moyen Age au XXe s. Actes du Colloque de Göttingen, Mission Historique Française en Allemagne, 3-5 novembre 1988* (pp. 73-105). Recherche sur les Civilisations.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

E-mail address:

vuresearchportal.ub@vu.nl

**LE RECRUTEMENT ÉTRANGER
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DE CHIRURGIE DE PARIS (1752-1791) :
LA PLACE DES ALLEMANDS**

par Willem FRIJHOFF

**MÉDECINS ET CHIRURGIENS :
DEUX FILIÈRES, UNE PROFESSION ?**

Il serait, bien sûr, exagéré de considérer les chirurgiens d'Ancien Régime comme les mal-aimés de la recherche en histoire de la médecine. Il est néanmoins certain que la médecine universitaire et ses représentants, les docteurs en médecine, les professeurs et les grands praticiens de la chirurgie contemporaine, ont très largement dominé la recherche historique jusqu'à une époque récente. Pour expliquer ce constat, deux raisons peuvent être invoquées : une plus grande affinité des historiens universitaires avec la médecine théorique ; une intériorisation efficace, auprès des historiens, de la hiérarchie formelle des statuts professionnels qui fut l'objet principal du processus de professionnalisation de la médecine au XIX^e siècle¹.

A l'heure actuelle, la nouvelle histoire de la médecine s'écarte de l'approche traditionnelle pour se réorienter vers l'étude des systèmes de guérison et de ses intermédiaires : la médecine vue d'en bas, du côté des utilisateurs, et pour autant que possible dans une perspective anthropologique². La science médicale et ses représentants ne forment qu'une section de cette nouvelle histoire — section importante, certes, mais qui ne saurait faire oublier d'autres formes de médication et d'autres recours pour obtenir la guérison, légitimés ou non : médecines parallèles ou alternatives, pratiques religieuses, occultisme, sorcellerie, médecine des simples. Toutefois, le renversement de la perspective risque de faire oublier une nouvelle fois cette catégorie intermédiaire de praticiens qui n'appartient ni

au milieu des médecins savants, formés à l'université, ni au monde de la médecine des simples : les chirurgiens d'Ancien Régime.

C'est précisément cette articulation entre culture professionnelle et statut social qui est à la base de cette recherche. Grâce aux travaux des dernières décennies, le statut social formel des professionnels de la médecine est maintenant bien connu. Tout au long de l'Ancien Régime une répartition précise des tâches entre les différentes catégories du personnel médical (docteurs en médecine, chirurgiens, sages-femmes, pharmaciens, spécialistes de maux divers) s'élabore, qui définit en même temps des niveaux et circuits de formation, tout en limitant par ce biais les milieux de recrutement : les docteurs en médecine se recrutent dans les groupes sociaux auxquels l'université est accessible, les chirurgiens et pharmaciens dans l'artisanat et le commerce, même s'il s'agit généralement d'artisans très spécialisés et de boutiquiers en haut de l'échelle.

Cette image quelque peu rigide de la hiérarchie des professions médicales correspond à la norme imposée progressivement par ceux qui, dans la société médicale, exerçaient le pouvoir. Mais peut-on dire que la norme reflète ici fidèlement la réalité ? A l'heure actuelle, certaines études suggèrent avec force que le cloisonnement entre ces sous-groupes médicaux était — à l'exception des sages-femmes — sous l'Ancien Régime en réalité moins grand que l'édifice institutionnel voulait le faire croire ; que les médecins, par exemple, étaient moins ignares en savoirs du corps que les critiques acerbes d'un Molière le suggéraient, et que les chirurgiens à leur tour n'étaient pas aussi totalement dépourvus de notions théoriques que la propagande intéressée des docteurs en médecine et de leurs alliés de l'université l'a longtemps insinué. Il existerait donc un jeu plus subtil entre le statut théorique des différentes professions médicales, les compétences cloisonnées que ce statut entraînait, et les conditions réelles beaucoup moins rigides tant de l'acquisition que de l'exercice du savoir médical.

Il n'en demeure pas moins que le statut professionnel et la formation des médecins et des chirurgiens continuèrent longtemps de suivre des voies séparées. De surcroît, les différences substantielles dans le recrutement social des deux groupes entraînaient de grandes disparités dans la répartition géographique des professionnels médicaux. Dans une thèse remarquable, Toby Gelfand a, voici près de dix ans, essayé d'expliquer la naissance du médecin moderne — réunissant en sa personne la médecine théorique et la médecine pratique, qui ensemble définissent « *a new concept of technical specialization for medicine* » — par la pression que les changements internes du métier de chirurgien exerçaient sur cette répartition des statuts professionnels et des circuits de formation. Pour lui, la médecine universitaire était à ce point vermoulue en France que seuls les chirurgiens s'avéraient capables de faire bouger le métier³.

L'un des moteurs principaux de cette évolution interne du métier de chirurgien était l'amélioration de la formation des futurs chirurgiens, par l'union de plus en plus poussée de connaissances théoriques à l'exercice pratique de la chirurgie,

le champ traditionnel du métier de chirurgien, et par l'introduction de l'enseignement clinique au lit des malades dans les grands hôpitaux⁴. Le refus corporatiste de toute alliance opposé par les médecins universitaires de Paris aux essais de rapprochement esquissés par les chirurgiens demandant l'institution d'une cinquième faculté à l'université de Paris, celle de chirurgie, conduisait ces derniers à créer, puis à développer leur propre filière d'enseignement. Dans la vision de Gelfand, c'est le caractère rétrograde même de la médecine universitaire à Paris qui amena l'avance de la formation chirurgicale, et il faut souligner dès maintenant que les oppositions étaient souvent moins fortes ailleurs, même en France.

Aidés par la monarchie, qui depuis Louis XIV se fiait davantage aux chirurgiens qu'aux médecins, les chirurgiens parisiens franchirent une par une les étapes conduisant à un véritable système institutionnalisé d'enseignement chirurgical de haut niveau : en 1724 cinq places de démonstrateurs royaux furent créées au théâtre anatomique de Paris (à Saint-Côme) et la chirurgie hospitalière fut soumise à leur supervision ; en 1731, la Société académique de chirurgie fondée en 1723 mais restée jusqu'alors une simple association professionnelle fut érigée en véritable forum scientifique pour la profession ; en 1743, une séparation définitive fut établie entre les métiers de barbier et de chirurgien, une faculté autonome de chirurgie fut créée et les chirurgiens étaient dorénavant obligés de se munir du grade de maître ès arts ; la création du Collège de chirurgie séparé de l'université (doté du statut d'Académie royale de chirurgie) en 1750 couronna cette évolution rapide. L'Académie fut encore enrichie d'une école pratique de dissection (fondée en 1750, elle fonctionnait surtout à partir de 1757) et d'un hospice clinique (1774), avant de fournir, après la suppression des universités en 1793, le modèle des nouvelles Écoles de Santé fondées en 1794 à Paris, Montpellier et Strasbourg⁵.

Dans un article iconoclaste, Laurence Brockliss vient cependant de montrer que la médecine universitaire n'était point aussi arriérée à Paris que l'image corporatiste traditionnelle veut nous le faire croire : bien avant la création des Écoles de Santé par les révolutionnaires, de nombreux médecins réunissaient pendant leurs études l'enseignement théorique à une formation pratique⁶. Une hypothèse du même ordre est à l'origine de la recherche présentée dans cette contribution. J'ai voulu vérifier l'attraction hors du royaume du modèle parisien, caractérisé par une forte dose de fertilisation réciproque de l'enseignement théorique et de la formation pratique, comme condition préalable à la professionnalisation des médecins universitaires et des chirurgiens en une seule profession médicale nouvelle dont les contours se définissent dès la fin de l'Ancien Régime, donc avant les grandes remises en ordre de l'époque révolutionnaire. Simultanément, une telle recherche permet de sonder jusqu'où s'étendait la réputation de l'école parisienne : fut-elle un modèle européen, comme certains l'ont cru ? Ou épousait-elle simplement des aires culturelles préexistantes ?

UNE MESURE DU RECRUTEMENT

Commençons donc par mesurer concrètement le recrutement de l'Académie royale de chirurgie. A cet effet, il nous reste une vingtaine de registres d'inscriptions aux cours semestriels, couvrant une période de 40 ans, soit les années 1752 à 1791⁷. Ces registres, établis par cours, fournissent les nom, prénom, lieu et diocèse d'origine de l'élève, pour certaines années aussi son adresse parisienne. L'on constate d'ailleurs que le terme de « diocèse » n'est pas toujours compris par les étudiants étrangers, surtout lorsqu'ils sont visiblement protestants : la région, le territoire, le canton, voire une quelconque ville proche font office de « diocèse ». Quelques-uns des registres contiennent des inscriptions autographes des étudiants, d'autres ont été établis par des tiers. Inutile de dire que dans ce dernier cas il a parfois fallu livrer un combat ardu pour réconcilier dans la personne d'un même individu des orthographes plus ou moins phonétiques, sinon carrément fantaisistes, de son nom de famille. Lors du traitement de ces données, il convient cependant de bien distinguer entre deux périodes inégalement complètes. La bonne tenue et la conservation des registres ne sont pas, en effet, sans rapport avec la discipline même observée à l'École de chirurgie.

Par lettres patentes du 18 juin 1784, une réforme des études chirurgicales fut introduite à l'École. Sans beaucoup toucher au caractère et à l'ordre des matières enseignées, la réforme fixa définitivement le programme triennal établi par l'ordonnance royale du 4 juillet 1750. Jusqu'alors, l'ordre de ce programme avait été assez mollement observé. Le décret de 1784 le rendit obligatoire pour chaque candidat⁸. Dorénavant le curriculum complet de trois ans était divisé en trois étapes correspondant à autant d'années d'études : physiologie en première année, pathologie en deuxième, et thérapeutique en troisième. Les cours d'anatomie, d'opérations et d'accouchements étaient obligatoires pendant les trois ans du curriculum. Les étudiants étaient également obligés de suivre un cours sur les maladies des yeux (l'ophtalmologie), un sur la chimie et un autre sur la botanique. On y ajouta encore un cours sur les maladies des os (l'ostéopathie) en 1791. L'admission dans une année supérieure supposait la remise d'un certificat d'assistance aux cours obligatoires de l'année précédente.

La mise en œuvre de cette réforme se traduisait évidemment par un contrôle accru de l'assiduité des élèves. Jusqu'alors, chaque professeur avait tenu son propre registre d'inscriptions aux cours. Tous les registres n'ont pas été conservés. Seul le catalogue du cours d'anatomie de Jean-Joseph Sue — le plus populaire de tous, il est vrai — est intégralement conservé depuis 1753. Un relevé des nombres d'inscrits aux cours de chirurgie pendant les années pour lesquelles les registres subsistent, montre bien les préférences des étudiants (tableau 1).

Les cours d'anatomie et d'opérations remportent clairement la palme de la popularité parmi les étudiants, et cela indépendamment de la personnalité des professeurs. L'apogée est atteint en 1768, lorsque le cours d'anatomie par Sue

Tableau 1. Nombre annuel moyen d'inscrits aux cours, 1752-1783

<i>Matière</i>	<i>Registres conservés</i>	<i>Professeurs</i>	<i>Nombre annuel moyen d'inscrits</i>
Physiologie	1752-1761	Simon	319,3
Pathologie	1752-1764	Andouillé	260,0
id.	1773-1783	Fabre	529,6
Thérapeutique	1765-1776	Hévin	586,6
Anatomie*	1764-1781	Crestelet/Sabatier	648,1
Anatomie**	1753-1783	Sue	710,8
Opérations*	1764-1770	La Faye	676,4
id.	1782-1783	Lassus	699,0
Opérations**	1753-1772	Garengeot/Goursaud	657,1

* Cours du matin.

** Cours de l'après-midi.

Source : Paris, Bibliothèque de la Faculté de Médecine, mss. 50-62 (moyennes calculées sur la base des totaux marqués dans les registres). Avant 1784, il ne subsiste pas de registres pour les cours d'accouchements, de maladies des yeux (chaire créée en 1765), de chimie (1775) et de botanique (1783).

et celui d'opérations par Goursaud attirent un nombre inégalé d'inscrits (resp. 921 et 956), et l'assistance moyenne à cinq cours différents avoisine les 800 étudiants. Comparés aux très faibles nombres d'inscrits en médecine des universités européennes du XVIII^e siècle, ces chiffres proclament, bien sûr, le triomphe de la chirurgie parisienne, tout en soulignant le gigantisme de cet enseignement.

Dès lors, on comprend mieux la nécessité et le succès, à côté de ces cours théoriques, de deux formes pratiques d'enseignement offertes aux étudiants de Paris et organisées à une échelle plus humaine : d'une part l'École pratique de dissection (pour l'anatomie et les opérations) créée en 1750 et réservée à une élite d'étudiants triée sur le volet parmi les élèves de l'École de chirurgie⁹, et, d'autre part, l'enseignement clinique dans l'hospice même du Collège de chirurgie, établi en 1774, et dans quelques grands hôpitaux de Paris, surtout à la Charité (sous Louis Desbois) et à l'Hôtel-Dieu (sous Pierre Desault). Malheureusement, il nous est maintenant devenu impossible de mesurer avec précision la participation à l'enseignement clinique. L'on peut raisonnablement supposer que les élèves-chirurgiens d'origine française ont joint cet enseignement pratique à un enseignement théorique : nous les retrouvons donc dans les registres d'inscriptions aux cours.

Il n'en est pas forcément de même pour les élèves étrangers, dont le voyage de Paris couronnait souvent une formation théorique déjà achevée. Autant dire que le relevé des étudiants étrangers ayant assisté aux cours théoriques ne saurait

prétendre à l'exhaustivité. En particulier, on peut supposer que les médecins formés à l'université, qui voulaient parfaire leurs connaissances chirurgicales à Paris, se soient crus dispensés de suivre les cours théoriques de l'École de chirurgie pour se tourner immédiatement vers l'enseignement clinique dans les hôpitaux. Dans cette hypothèse, les docteurs en médecine déjà gradués échappent pour l'essentiel à l'enregistrement dépouillé dans cette étude.

La réforme de l'École de chirurgie en juin 1784 conduisit à un contrôle plus strict et partant à une registration plus tâtilonne de l'assistance aux cours. L'ensemble des inscrits aux différents cours d'une année scolaire fut enregistré dans un seul volume annuel. En même temps, le contrôle accru et les nouvelles exigences curriculaires ont pu décourager une partie de l'assistance traditionnelle, puisée dans le grand vivier des chirurgiens-barbiers situés en bas de l'échelle du groupe professionnel. C'est du moins l'explication avancée par Toby Gelfand pour la baisse parfois dramatique des nombres d'inscrits¹⁰. Cependant, l'assistance aux cours commence à baisser dès 1775, ce qui suggère l'influence simultanée d'autres facteurs. Ne faudrait-il pas invoquer ici l'amélioration de l'enseignement chirurgical qui eut lieu, vers cette époque, en France et, d'Edimbourg et Leyde à Berlin, Vienne et Pavie, en passant par Strasbourg, Giessen et Erfurt, un peu partout à l'étranger ?

L'assistance aux trois cours-pivot du curriculum permet de mesurer globalement combien d'étudiants parmi la foule d'inscrits suivaient réellement une formation systématique en chirurgie (tableau 2). De 400 étudiants en première année (physiologie), il en restait moins de 250 en deuxième année (pathologie), et seulement 130 en troisième (thérapeutique). Autrement dit, à peine un tiers des étudiants à part entière achevait son curriculum. Par rapport à la décennie précédente, la fréquentation du cours de thérapeutique, couronnement du curriculum, se réduisait même à moins du quart.

ORIGINES GÉOGRAPHIQUES DES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

Pour bien mesurer la place des Allemands dans le recrutement de l'École royale de chirurgie, il convient d'examiner d'abord le groupe des étudiants étrangers dans son ensemble (tableau 3).

Le décompte des étudiants représenté sur le tableau 3 est obtenu par le dépouillement intégral des vingt registres subsistants. Ont été retenus tous ceux dont le lieu d'origine indiqué se trouvait alors hors des limites du royaume de France. Pour les diocèses traversés par la frontière du royaume (comme Ypres, Tournai, Cambrai, Trèves ou Bâle) seuls les étudiants venus de la partie étrangère ont été notés. Pour chaque individu, une fiche nominative a été dressée sur laquelle tous les cours suivis par l'étudiant ont été notés¹¹.

L'on voit tout de suite que les étudiants étrangers étaient dans leur grande

Tableau 2. Nombre d'inscrits aux différents cours et proportion des étudiants étrangers, 1784-1791

<i>Matière</i>	<i>Nombre d'inscriptions</i>			<i>Part des étrangers</i>
	<i>Par an</i>	<i>Total</i>	<i>Etrangers</i>	
Physiologie*	402,4	2 817	118	4,2 %
Pathologie*	238,0	1 666	41	2,5 %
Thérapeutique*	130,1	911	17	1,9 %
Anatomie*	807,6	5 653	203	3,6 %
Opérations*	786,1	5 503	245	4,5 %
Accouchements	613,3	4 293	116	2,7 %
Chimie	317,7	2 224	77	3,5 %
Botanique	275,3	1 927	53	2,8 %
Maladies des yeux	269,6	1 887	49	2,6 %
Maladies des os**	152,0	152	9	5,9 %
Total	3 861,8	27 033	928	3,4 %

* Total des deux cours en cette matière.

** Cours fondé en 1791.

Source : Paris, Bibliothèque de la Faculté de Médecine, mss. 63 à 69.

majorité (55 %) originaires d'une région qui avait des liens traditionnellement forts avec le Nord de la France, et en particulier avec Paris : les Pays-Bas méridionaux et la principauté de Liège, en gros l'actuelle Belgique. Si l'on y ajoute les Provinces-Unies, les deux tiers des étrangers proviennent des Pays-Bas au sens large du terme. En fait, de la Grande-Bretagne à la Suisse, en passant par les Pays-Bas et les pays allemands, le recrutement étranger de l'École de chirurgie reste quasiment limité à l'Europe du Nord. Si les élèves méditerranéens ne sont pas tout à fait absents, ils constituent néanmoins une minorité infime. Ce constat rejoint parfaitement les conclusions auxquelles Laurence Brockliss est parvenu pour le recrutement de la faculté des arts de l'université de Paris¹². Même les pourcentages sont ici comparables. D'autre part, nous voyons cette prépondérance parisienne dans le Nord comme reflétée dans la prédominance de la faculté de médecine de Montpellier dans le Sud de la France¹³.

Outre ce schéma d'orientation majeur, qui traduit sans doute un rapport de forces global entre les grandes aires culturelles de l'Europe, d'autres facteurs délimitent l'aire de recrutement de l'École de chirurgie. La présence d'un enseignement chirurgical de haut niveau sur place, bien sûr : elle explique par exemple l'absence des Écossais, à trois individus près. Mais l'importance de ce facteur ne doit pas être exagérée : là où l'enseignement de la chirurgie avait atteint un

Tableau 3. Origine géographique des étudiants étrangers, 1752-1791

<i>Région ou diocèse</i>	<i>1752 -54</i>	<i>1755 -59</i>	<i>1760 -64</i>	<i>1765 -69</i>	<i>1770 -74</i>	<i>1775 -79</i>	<i>1780 -84</i>	<i>1785 -91</i>	<i>Total</i>
Francophonie									
Cambrai*	5	4	12	9	9	8	2	4	53
Tournai*	3	3	2	5	8	1	3	4	29
Namur	2	9	8	10	11	14	8	13	75
Liège**	6	10	23	18	33	17	21	34	162
Suisse romande	4	3	3	16	9	13	5	14	67
Total	20	29	48	58	70	53	39	69	386
Néerlandophonie									
« Flandre »	—	—	—	—	1	—	1	1	3
Anvers	—	2	5	6	10	5	3	3	34
Bruges	—	2	5	1	7	2	3	6	26
Gand	—	2	5	5	6	8	11	8	45
Malines	1	8	6	15	13	6	8	12	69
Ypres*	—	1	5	6	2	1	1	8	24
Hollande	5	4	6	17	8	13	10	23	86
Total	6	19	32	50	47	35	37	61	287
Germanophonie									
Trèves*/Luxembourg	1	—	—	7	5	3	6	5	27
Allemagne, Autriche	7	15	7	19	11	10	11	13	93
Suisse alémanique	1	3	1	4	3	4	8	8	32
Bohême	—	2	1	3	2	—	1	—	9
Pologne	—	—	—	—	—	—	—	3	3
Total	9	20	9	33	21	17	26	29	164
Autres pays									
Grande-Bretagne	2	1	3	16	13	2	14	8	59
Italie, Malte	—	2	1	4	6	7	5	—	25
Péninsule Ibérique	—	1	2	1	3	6	4	—	17
Suède	—	—	—	3	2	—	—	—	5
Russie	—	—	1	1	—	—	1	—	3
Grèce, Turquie	—	—	—	1	—	—	1	—	2
Amériques	—	—	1	1	1	—	1	1	5
Total	2	4	8	27	25	15	26	9	116
Total général	37	72	97	168	163	120	128	168	953
Moyenne annuelle	12	14	19	34	33	24	26	24	24

* Parties situées hors du royaume de France.

** Sauf la partie allemande.

niveau élevé, les candidats étaient mieux au courant de ce qui se faisait ailleurs et peuvent avoir senti, en raison même de leur excellence, le besoin de parfaire leur savoir dans les autres hauts lieux de la chirurgie.

La distance paraît un facteur plus décisif. L'Angleterre, les Pays-Bas nord et sud, le Luxembourg, la Rhénanie, la Suisse romande et alémanique se trouvent tous à moins de 600 km de Paris. Un étudiant sur sept seulement venait de plus loin. Les aires du recrutement étranger forment ainsi une couronne qui suit d'assez près la frontière du royaume. Ce sont des régions qui ont d'autres contacts plus ou moins réguliers avec la France, soit parce qu'elles sont de langue française, soit parce que les échanges culturels y sont courants et que l'influence française s'y fait sentir depuis longtemps (c'est le cas des Provinces-Unies et des régions allemandes qui bordent le Rhin), soit enfin parce qu'il existe un courant migratoire vers Paris. Il en est ainsi en Suisse : les cantons livrent des compagnies de soldats logés dans des casernes qui leur sont réservées à Paris ; à l'occasion les étudiants suisses en chirurgie peuvent y trouver un gîte. D'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, l'armée joue peut-être un rôle positif dans l'amélioration du niveau de ses chirurgiens. L'on peut supposer que le caractère international de son recrutement dans certains pays a favorisé les échanges dans ce domaine.

Pour ce qui est des pays allemands proprement dits, le schéma qui vient d'être ébauché se vérifie. Le diocèse de Trèves, à cheval sur la frontière franco-allemande, remporte la palme avec 27 étudiants, mais il en vient de toute la zone frontalière : Aix-la-Chapelle fournit 4 élèves, Juliers et Berg 3, Cologne 5, Mayence 5, Spire 1, Baden-Durlach 6, différentes villes au long du Rhin 4, le Wurtemberg 6. Cette zone frontalière se prolonge en Suisse : les cantons de Bâle (et le siège épiscopal de Porrentruy), de Berne, Soleure, Fribourg, Neuchâtel, Vaud et Genève fournissent l'essentiel des élèves suisses.

La partie nord-est de l'Empire allemand est toutefois assez faiblement représentée : 3 élèves de Lubeck et de Hambourg, 3 de Westphalie, 5 de Hanovre. Sans doute la chirurgie y a-t-elle déjà atteint un niveau général suffisant pour pouvoir se passer du voyage de Paris. Il en est de même de la zone méridionale : 3 élèves viennent de Bavière, 5 de Souabe, une dizaine du diocèse de Constance et des diocèses autrichiens. On est cependant surpris par le nombre assez important de candidats venus de ces régions centrales de l'Allemagne où la chirurgie jouissait d'une excellente réputation et où fonctionnaient, dans les universités ou ailleurs, des centres d'enseignement théorique et clinique de grande renommée : une douzaine de la Prusse (dont 6 de Berlin et de Potsdam), une dizaine de la Saxe (dont 3 de Leipzig, 4 de Dresde). Nous aurons l'occasion de revenir sur le curriculum parisien de quelques étudiants venus de ces régions. Mais étant donné l'importance des capitales dans le recrutement, il semble bien que nous mesurons là un effet direct du réseau des relations scientifiques existant entre les grands centres de la chirurgie nouvelle, comme la Charité de Berlin,

dont l'évolution suivait le même rythme que celle de l'École de chirurgie de Paris. A cet égard, il n'est pas indifférent de noter que le rythme des arrivées d'étudiants allemands se maintient bien vers la fin de l'Ancien Régime.

DURÉE DU SÉJOUR ET COMBINATOIRE DES COURS

Pas plus que ceux des années précédentes, les registres des années 1784-1791 ne nous permettent d'avoir une idée claire de la fréquentation de l'enseignement clinique dans les hôpitaux par les apprentis-chirurgiens, mais ils nous renseignent avec plus de précision que par le passé sur le nombre, l'identité et le curriculum des étudiants étrangers fréquentant l'École de chirurgie même¹⁴. Tout bien pesé, l'École de Paris n'a compté, dans ces années, qu'un faible nombre d'étudiants étrangers : un élève sur trente en moyenne. A cet égard, la réputation d'un recrutement international, qu'on lui attribue parfois, est certainement surfaite. En outre, la reconstruction du curriculum des étrangers à l'aide des inscriptions aux différents cours permet de constater que ceux-ci ne venaient que rarement à Paris pour y accomplir un cours complet d'études, mais plutôt pour se parfaire dans quelque branche précise de la chirurgie. La proportion des étrangers inscrits dans deux des trois cours-pivot du curriculum (pathologie, thérapeutique) est extrêmement faible. De fait, très peu de curricula individuels reconstitués montrent une séquence régulière et complète en physiologie, pathologie et thérapeutique : un cas seulement parmi les Flamands, deux parmi les Hollandais, un quatrième parmi les Allemands.

Ce dernier est celui de Pierre Seybertz, originaire de Neumagen dans l'électorat de Trèves, qui poursuit ses études à Paris pendant sept ans. Son curriculum mérite d'être reproduit ici pour son caractère exceptionnellement fourni :

1783-84	phys.	anat.			
1784-85	path.	anat.	opér.		
1785-86	thér. phys.			chimie botan. (2x)	
1786-87	path.	anat.	opér.	accouch.	chimie botan. yeux
1787-88		anat.	opér.	accouch.	
1788-89		anat.	opér.	accouch.	
1789-90		anat.	opér.		

Après avoir accompli le curriculum obligatoire, Seybertz repasse quelques cours centraux (physiologie, pathologie) ou d'intérêt général (chimie, botanique) avant de se spécialiser dans l'obstétrique : non seulement il suit pendant trois années successives un cours d'accouchement, mais il choisit chaque fois un professeur différent (Deleurye, Le Bas, Piet). L'axe solide de son curriculum est

sa persévérance dans l'étude de l'anatomie sous le professeur Pelletan et l'assistance aux cours d'opérations du professeur Sabatier.

Dans la plupart des cas, cependant, les cours suivis à Paris apparaissent plutôt comme le complément d'une formation initiale reçue ailleurs. On le voit bien à la proportion de ceux qui, parmi les étrangers, ont suivi les différents enseignements (tableau 4).

Outre la physiologie, les cours d'anatomie et d'opérations sont ceux que l'on choisit de préférence. Parmi les matières qui avant 1784 avaient été optionnelles, les cours d'accouchements et de chimie attirent toujours un bon tiers des élèves-chirurgiens étrangers, deux à trois fois plus que les matières centrales du curriculum (pathologie, thérapeutique). Les cours d'anatomie, d'opérations et d'accouchements sont d'ailleurs très fréquemment répétés : c'est le cas de près

**Tableau 4. Attraction exercée par les enseignements :
part du groupe des étudiants étrangers ayant suivi chaque cours, 1784-1791**

<i>Matière*</i>	<i>Ensembles territoriaux</i>				
	<i>I</i>	<i>II</i>	<i>III</i>	<i>IV</i>	<i>V</i>
Physiologie	52,9	55,0	35,0	12,5	46,3
Pathologie	18,3	17,5	17,5	—	16,0
Thérapeutique	6,9	7,5	7,5	4,2	6,9
Anatomie (a)	63,2	66,3	65,0	33,3	61,5
Opérations (b)	74,7	81,3	52,5	66,7	72,3
Accouchements (c)	40,2	47,5	32,5	12,5	38,5
Chimie	31,0	38,8	27,5	12,5	31,2
Botanique	21,8	23,8	22,5	16,7	22,1
Maladies des yeux	21,8	26,3	15,0	8,3	20,8
Maladies des os**	2,3	6,3	5,0	—	3,9
Cours suivis plusieurs fois***					
a + b + c	38,1	41,0	68,3	7,4	41,7
autres	4,4	5,0	21,2	—	7,1
Nombre de cours suivis par chaque étudiant					
Moyenne	4,1	4,6	4,1	1,8	4,0

* En % du total des étudiants (N=231) pour chaque matière

** Cours fondé en 1791 seulement

*** En % du total des cours suivis

I Francophonie

II Néerlandophonie

III Germanophonie

IV Autres régions

V Ensemble des étudiants

d'un étudiant sur deux. On peut y voir la preuve que l'assistance à ces cours était un des buts de leur voyage. Mais on remarquera en même temps de fortes discordances selon les régions d'origine. Les étudiants des régions francophones (Wallonie, Liège et Suisse romande) et néerlandophones (Flandre, Hollande) ont un comportement assez semblable.

Ayant sans doute reçu un début de formation théorique dans leur pays d'origine, où l'enseignement chirurgical était déjà très répandu, certains d'entre eux font à Paris en quelque sorte un curriculum tronqué. Comménçant le curriculum comme pour se familiariser avec la matière — ce qui dans le cas des néerlandophones n'était sûrement pas un luxe, étant donné le problème de la langue —, ils se tournent assez rapidement vers quelques matières de leur choix. Tel Michel-Louis van Riet, du village de Poeldyk près de La Haye, en Hollande :

1783-84	phys.	chimie
1784-85	path.	opér. accouch.
1785-86	anat.	opér.

Dans ce curriculum, l'accent tombe rapidement sur le métier même du chirurgien, et l'on peut supposer que l'étudiant en question a fréquenté activement l'enseignement clinique dans les hôpitaux.

Mais en majorité les étudiants francophones et néerlandophones viennent chercher à Paris des compétences précises, peut-être sur la foi de ce que leurs prédécesseurs leur ont raconté, mais sûrement aussi en courant après la réputation de quelques maîtres de renommée européenne. Le nombre réduit de cours qu'ils suivent en est un indice sans équivoque : 4 à 5 en moyenne, répartis sur un séjour d'à peine deux ans (tableau 5).

On remarquera que la durée du séjour dans la dernière période, pour laquelle les inscriptions aux cours sont plus complètement connues, n'est pas sensiblement différente de celle des autres périodes. Elle est parfois même un peu plus courte. Ce constat nous autorise sans doute à généraliser quelques-unes de nos conclusions pour toute la période 1752-1791. Sauf la Grande-Bretagne (et surtout l'Irlande), dont les élèves-chirurgiens viennent visiblement chercher un enseignement ponctuel pendant un laps de temps très court, toutes les régions montrent une image sensiblement comparable quant à la durée des inscriptions : un peu plus de la moitié de la durée réglementaire. A certains moments, tel groupe d'étudiants se rapproche du curriculum complet (comme ceux de la Flandre et de la Suisse romande dans les années 1770), mais dans l'ensemble on cherche clairement un enseignement complémentaire à celui qu'on a déjà reçu ailleurs.

De fait, près de la moitié des étudiants n'assiste, à en croire les inscriptions, qu'à un ou deux cours successivement ; sept étudiants sur dix en suivent quatre au maximum. Toutefois, là encore des différences entre les régions se manifestent. Elles paraissent largement fonction de la distance du lieu d'origine de l'étudiant

**Tableau 5. Durée du séjour des étudiants étrangers à Paris :
nombre d'années couvrant les inscriptions aux cours, 1752-1791**

<i>Région d'origine</i>	<i>Première année d'inscription</i>				<i>Moyenne</i>
	<i>1752-1759</i>	<i>1760-1769</i>	<i>1770-1779</i>	<i>1780-1790</i>	
Hollande	1,56	1,78	1,86	1,88	1,81
Pays-Bas méridionaux					
— néerlandophones	2,19	1,58	2,23	1,95	1,95
— francophones	1,58	1,98	1,71	1,88	1,80
Liège	1,56	1,73	2,20	1,95	1,93
Suisse romande	1,43	2,05	2,36	1,89	2,04
Pays germanophones	2,14	1,76	1,92	1,78	1,87
Grande-Bretagne	1,33	1,21	1,07	1,18	1,17
Autres pays	1,67	1,38	1,44	1,69	1,49
Total	1,80	1,71	1,94	1,83	1,83

à Paris, et peut-être aussi de ses connaissances linguistiques. Les étudiants des régions limitrophes francophones (Wallonie, Suisse romande) sont plus nombreux à suivre au moins trois ou quatre cours que ceux de Hollande, des pays de langue allemande et d'autres régions lointaines. Dans aucun groupe régional, cependant, l'on ne rencontre plus d'une ou deux fois la figure de l'étudiant idéal qui suit la quinzaine de cours prescrits par le curriculum réglementaire.

Pierre Seybertz de Neumagen, dont j'ai commenté plus haut le curriculum comportant 24 cours répartis sur un séjour de sept ans, constitue donc bel et bien une exception. La rareté du cas est confirmée par d'autres curricula exceptionnellement remplis : ceux de Jean-Baptiste Sturzel (18 cours), de la ville de Gand, et de Pierre Desy (17), venu d'Ertvelde au diocèse de Gand ; d'Éloy-Joseph Pinchart (21 cours, dont 9 en anatomie, 8 en opérations et 4 en thérapeutique), originaire d'Auveloys au diocèse de Namur ; d'Antoine Bodson (17), de Dinant au diocèse de Liège ; de Joseph Aron (19 cours), de Driesen en Brandebourg, de Jean-Auguste Rehfeld de Leipzig (14), et de Louis-Auguste Redemeyer de Breslau (13). Le curriculum de Redemeyer est aussi éloquent que celui de Pinchart : sur treize cours suivis en cinq ans (1773-1778), huit concernent l'anatomie, trois la pathologie, deux la thérapeutique. Tout comme Pinchart, l'étudiant Redemeyer s'est visiblement taillé un programme sur mesure. Nous l'aborderons bientôt sous un autre angle.

Il arrive que nous pouvons cerner de plus près les activités des étudiants en chirurgie à Paris. Chez Jean-Auguste Rehfeld, de Leipzig, dont les 14 inscriptions aux cours s'étirent sur 9 ans, on soupçonne une alternance entre enseignement théorique et enseignement clinique. De 1782 à 1784, il ne prend chaque fois

Tableau 6. Nombres de cours suivis par les étudiants étrangers, 1752-1791

<i>Région d'origine</i>	<i>Nombre de cours suivis</i>				
	<i>1-2</i>	<i>3-4</i>	<i>5-6</i>	<i>7-8</i>	<i>9-12</i>
En pourcentages par nombre de cours					
Hollande	48,8	22,1	16,3	7,0	5,8
Pays-Bas méridionaux					
— néerlandophones	49,8	22,9	12,4	7,5	5,0
— francophones	46,5	30,6	12,7	3,8	4,4
Liège	50,6	20,4	14,8	6,8	6,1
Suisse romande	44,8	26,9	14,9	7,5	4,5
Pays germanophones	55,5	22,0	10,4	6,7	3,6
Grande-Bretagne	86,4	10,2	3,4	*	*
Autres pays	77,2	19,3	3,5	*	*
Total	53,8	22,8	12,0	5,7	4,3
En pourcentages cumulés					
Hollande	48,8	70,9	87,2	94,2	100,0
Pays-Bas méridionaux					
— néerlandophones	49,8	72,7	85,1	92,6	97,6
— francophones	46,5	77,1	89,8	93,6	98,0
Liège	50,6	71,0	85,8	92,6	98,7
Suisse romande	44,8	71,7	86,6	94,1	98,6
Pays germanophones	55,5	77,5	87,9	94,6	98,2
Grande-Bretagne	86,4	96,6	100,0	*	*
Autres pays	77,2	96,5	100,0	*	*
Total	53,8	76,6	88,6	94,3	98,6

qu'une seule inscription par an, deux fois en anatomie, ensuite en opérations : la fréquentation des hôpitaux l'a sûrement occupé davantage. Suivent deux années (1785-86) consacrées à l'enseignement théorique, dont les inscriptions s'organisent autour des cours d'accouchement. Puis, c'est certainement la pratique de l'obstétrique qui l'occupe pendant les années 1787 à 1789 ; il ne fréquente alors qu'un seul cours. Mais après la pratique, le besoin de clore sa formation par le rappel de la théorie se fait sentir : en 1790, il repasse encore un cours d'accouchement final avant de s'en aller et, sans doute, de s'établir comme chirurgien-accoucheur.

L'obstétrique constitue également le thème d'un document isolé des archives de l'ancienne Académie royale de chirurgie. Il s'agit d'une lettre autographe d'Arnold Soek, « chirurgien accoucheur et lecteur dans l'art des accouchements à Leyde » (une fonction municipale, hors de l'université), adressée le 21 décembre

1792 au secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie et accompagnant l'envoi des *Observations sur quelques accouchements extrêmement laborieux*, dans lesquelles Soek présente cinq cas différents, illustrés d'une gravure néerlandaise. Originaire de la petite ville de Vlaardingen en Hollande, Soek figure dans les registres de l'École de chirurgie de Paris comme élève des cours de pathologie et d'opérations dans la première moitié de l'année 1783. Sa lettre nous révèle quelque chose de plus. Annonçant le prochain envoi de sa traduction en néerlandais du manuel d'obstétrique de Baudelocque (*L'art des accouchements*, 1782), il s'exclame :

« ...puisse-t-il [cette traduction] faire connoître mes sentimens d'estime et de reconnaissance pour ces grands hommes, dignes membres de votre Académie, dont j'ai mille fois admiré leur profond savoir, et de laquelle j'ai puisé toutes mes connoissances dans l'art utile et charitable que je pratique avec tant de succès, et qui fait la plus grande partie du plaisir et du bonheur de ma vie, pendant les trois ans entiers que j'ai séjourné à Paris ! Pourrois-je mériter les suffrages de cette Compagnie illustre, qui s'est élevée au-dessus de l'admiration du monde, et que l'humanité souffrante adore comme la Déesse qui lui console dans ses douleurs ; et pourrois-je un jour être si heureux de lui appartenir sous un titre quelconque...¹⁵ »

Par ces paroles flatteuses, Soek cherche bien sûr à se faire admettre parmi les membres non résidents étrangers de l'Académie, comme l'avait été son compatriote Petrus Camper. Celui-ci, auditeur des cours de chirurgie en 1749, chez le tout jeune maître Antoine Louis, et élève d'obstétrique sous Levret, avait été nommé membre non résident de l'Académie en 1768 et était mort peu de temps avant l'envoi des livres de Soek, en 1789¹⁶. Mais la lettre de ce dernier respire aussi la véritable vénération que portait ce praticien au collège des hommes qui l'avaient formé. Nous y apprenons accessoirement la durée de ses études d'obstétrique à Paris : trois années entières.

Le prix exorbitant qu'il fallait payer pour un doctorat en médecine à la faculté de médecine de Paris — plus de 4000 livres¹⁷ ! — obligeait de nombreux candidats à prendre leur grade dans une université moins onéreuse. Pour ceux qui se rendaient à l'Est, en rentrant chez eux, l'université de Reims constituait alors l'étape la plus commode. Cette université distinguait entre un doctorat pour régnicoles (le « grand ordinaire ») et un doctorat pour étrangers (le « petit ordinaire », sensiblement moins cher). Le premier, qui supposait la maîtrise ès arts, exigeait la remise de deux thèses, un examen pratique et enfin la thèse générale. Le doctorat des étrangers était conféré après un examen sommaire, mais n'exigeait aucun délai de séjour préalable. En fait, quiconque se présentait, pouvait être admis. Son doctorat était simplement enregistré dans un catalogue des *graduati extranei*, qui n'avaient pas le droit d'exercer dans le royaume de France¹⁸.

Nous possédons encore, pour la période qui fait l'objet de cette étude, deux catalogues des docteurs en médecine de Reims : d'une part une compilation, confectionnée à la fin de l'Ancien Régime, de catalogues plus anciens actuellement disparus ; d'autre part le registre personnel des résultats aux examens tenu à jour par le professeur Louis-Jérôme Raussin. Ce dernier a ajouté aux notices des appréciations sur la qualité des nouveaux docteurs, quelquefois élogieuses, mais parfois impitoyables¹⁹. Ainsi les frères Adalbert-François et Jacques-Antoine Andrychowicz, de Varsovie en Pologne, promus docteurs les 7 septembre 1764 et 29 août 1766 après leurs études à Paris, sont-ils qualifiés de « grands sujets ». Raussin garde un souvenir ému de leur passage, car plus de dix ans plus tard il note dans son registre à propos du doctorat d'un autre Varsovien et étudiant de Paris, François-Xavier Wasilewski (20 décembre 1777) : « bon sujet, moins fort cependant que MM. Andrichowitz ses compatriotes ».

Même jugement élogieux sur un autre « grand sujet », Jean-Guillaume Muller, d'Aix-la-Chapelle, étudiant en médecine à Cologne (3 ans) et à Paris (1 an), créé docteur à Reims le 24 mars 1775. Il présenta une thèse générale dédiée aux « magistrats » de la ville d'Aix. Ceux-ci avaient peut-être financé ses études, car il s'établit comme médecin dans sa ville natale où il exerce encore en octobre 1806²⁰. A l'opposé, un mélange de trac et d'ignorance vaut à Jean-Louis de Goïs, de Bruxelles, un jugement sans appel. Ayant étudié à la faculté de médecine de Louvain, où les professeurs Leunis et Michaux lui délivrent le 10 janvier 1792 leur « reconnaissance de son mérite pour la licence », il se présente une semaine plus tard à Reims où l'examen a lieu le mercredi 18 janvier. « On n'a pu en tirer une seule réponse », s'indigne Raussin, « il n'a pas même pu dire où était son foye. Renvoyé. Le jeudi 19 janvier ce jeune homme a tant prié, qu'on l'a admis à un second examen dans lequel il n'a pas plus répondu que la veille. On a pris le parti de lui écrire des questions, au bas de chacune desquelles il devoit mettre ses réponses. Elles ont toutes été si absurdes, si ridicules, qu'on l'a renvoyé de nouveau. Cette pièce curieuse est conservée ».

Les deux registres des doctorats de Reims mentionnent souvent les études faites antérieurement par le candidat. Confrontés avec les sources parisiennes, ils permettent de reconstruire avec précision certains curricula ou apportent de précieux ajouts. Prenons par exemple Louis-Joseph Duchamp, de Neuville en Hainaut au diocèse de Cambrai. A Paris, nous le trouvons seulement inscrit au cours de physiologie du professeur Louis, en 1784. Mais il doit être identique avec Joseph-Louis Deschamps, de Neufville-lès-Soignies au même diocèse, dont le curriculum est détaillé méticuleusement dans le catalogue rémois : étudiant en médecine au Collège royal en 1784 et 1785 sous MM. Darcet et Portal, il suit un cours particulier de médecine pratique sous M. Gruselly (?) en 1784, un cours public en pathologie et hygiène chirurgicale sous Louis, un autre en pathologie chirurgicale sous Tenon, un troisième en thérapeutique et opérations sous Ferrand ; toujours en 1784, il assiste encore à un cours particulier d'accou-

chement théorique et pratique sur les mannequins sous M. Lauverjat. Le 23 mars 1786 le Conseil Souverain de l'Empereur d'Autriche l'autorise à exercer la chirurgie dans les États du Brabant. Le 22 août 1791 enfin, il reçoit le bonnet des docteurs étrangers à Reims. Son frère cadet Jean-Baptiste Deschamps, autre étudiant en médecine et chirurgie de Paris, avait été créé docteur à Reims trois semaines plus tôt, le 28 juillet 1791 — à en croire les sarcasmes de Raussin, c'était un « archi-petit sujet ». Constatons simplement ici que les cours publics étaient complétés non seulement par des exercices pratiques, mais encore par des enseignements privés, sans doute dispensés au lit des malades.

Le curriculum d'Henri Dehanne de Saint-Hubert en Ardenne, province de Luxembourg et diocèse de Liège, qui fut créé docteur à Reims le 19 mai 1792, concorde mieux avec les données des registres parisiens. Dans le catalogue rémois, trois certificats parisiens datés des 8 et 16 mai 1792 sont mentionnés selon lesquels il avait étudié deux années entières au Collège royal, et, simultanément, trois ans à l'Hôtel-Dieu de Paris comme externe ; enfin, il avait suivi un cours d'accouchement et manœuvré sur le fantôme pendant un an, sous M. Vrignaud, médecin de Paris et de Montpellier. Effectivement, on trouve dans les registres parisiens de 1789-1790 dix inscriptions à son nom, qui attestent son assiduité à l'ensemble des cours prescrits pendant les deux premières années du curriculum. La date des certificats nous apprend en outre qu'il a dû prendre son grade le jour même de son arrivée à Reims. Visiblement, un chirurgien inachevé de Paris faisait toujours un bon médecin à Reims...

Les mêmes registres rémois complètent notre image des études de quelques élèves-chirurgiens venus des pays allemands, voire au-delà. Louis-Auguste Redemeyer, de Breslau en Silésie, se rend à Reims après avoir obtenu la maîtrise ès arts dans l'université jésuite de sa ville natale, puis étudie la médecine à Paris. Son long curriculum en chirurgie étalé sur six ans et analysé plus haut, consiste exclusivement en cours d'anatomie, de pathologie et de thérapeutique. Les études médicales que le Silésien fait à l'université y font pendant : le 13 octobre 1781, après huit ans, elles sont couronnées à Reims par un doctorat, obtenu sous Pierre-Henry Caqué sur présentation d'une thèse répondant par l'affirmative à la question *An in omni tumore, ut plurimum, sit tentanda resolutio?* Redemeyer prétend que la thèse est de sa main, mais le professeur Raussin le démasque rapidement et note dans son registre : « Menteur. Elle est de M. Desbois, Paris 1742 ». Redemeyer avait donc emporté avec lui, puis présenté en son nom, une thèse de Paris, croyant que la supercherie ne serait pas découverte²¹.

Le cas d'Antoine Bottmann, de Varsovie, offre une perspective différente. Né le 5 juillet 1762, celui-ci avait été — toujours d'après le registre rémois — nommé conseiller aulique du roi de Pologne le 7 janvier 1783. Sur ces entrefaites, il se rend à Paris, où il est reçu maître ès arts le 9 août 1785. Or, dès le 20 décembre suivant il est créé docteur en médecine à Reims, sous Didier Le Camus, ayant exhibé trois inscriptions à l'université et une attestation de Doublet, professeur

de pathologie, pour son assiduité pendant l'année 1784-85. Après avoir reçu le bonnet de docteur, il prononce « un discours sur la nature de l'homme, comparaison faite avec les autres animaux ». Sujet spéculatif s'il en est. Le bref curriculum universitaire de ce jeune homme laisse évidemment peu de place pour une formation pratique approfondie. Aussi après son doctorat de Reims retourne-t-il à Paris, où en novembre 1785 il s'inscrit à deux cours d'anatomie à l'École de chirurgie, ceux de Sue et de Pelletan. Qui plus est, il prend alors domicile chez M. Sue lui-même, ce qui laisse supposer une formation intensive surveillée de près par le maître en question.

Sur les bancs de l'amphithéâtre, il a pu croiser pendant le cours de Pelletan — suivi, il est vrai, par plus de 600 élèves — un Allemand venant de presque aussi loin. Ce dernier s'inscrit tantôt sous le nom de Joseph Aron ou Arau, tantôt comme Joseph-Aron Lallemand. Né à Driesen dans la Marche de Brandebourg, État du roi de Prusse (l'actuelle Drezdenko en Pologne, au nord-ouest de Poznań), il se rend à Paris vers 1785, où il suit des cours à trois institutions différentes : en chirurgie au Collège Saint-Côme (l'École royale de chirurgie) de 1785 à 1790, simultanément en pharmacie au Collège des Apothicaires en 1787 et 1788, enfin en médecine à la faculté de Médecine de 1789 à 1792. Il complète sa formation par des cours particuliers en chimie, en histoire naturelle, etc. Ayant achevé son curriculum universitaire, il se rend à Reims où le doctorat lui est conféré le 5 octobre 1792 sous la présidence de Gérard-Alexandre Demanche. L'on peut supposer que Lallemand avait acquis, dès avant de se rendre à Paris, un certain niveau de connaissances et d'aptitudes en chirurgie, comme le suggère son curriculum à l'École parisienne, débutant en juin 1785 par son inscription à un cours spécialisé, celui d'ophtalmologie :

1784-85							yeux
1785-86	phys.	path.	anat.			chimie botan.	
1786-87	phys.				accouch.	chimie botan.	yeux
1787-88		path.	anat.	opér.	accouch.		
1788-89			anat.	opér.	accouch.		
1789-90				opér.			

De fait, la formation de ce médecin-chirurgien fut méthodique et variée. Chimie, botanique et pharmacie se complètent ; une certaine formation de base en chirurgie est enrichie d'un enseignement théorique, approfondie par la répétition même des cours, puis poursuivie par la fréquentation des cours de médecine universitaire. Alors que son condisciple Bottmann va de la théorie à la pratique, Lallemand enrichit ses connaissances pratiques par un enseignement théorique de plus en plus poussé. Il ne néglige pas la pratique pour autant : ne s'inscrivant d'abord qu'aux cours d'été, il s'est de 1785 à 1787 certainement ménagé de longs

trimestres hivernaux pour se plonger à fond dans l'enseignement clinique dispensé dans les hôpitaux de Paris.

EXPÉRIENCE PARISIENNE ET CARRIÈRE

Ces curricula compliqués montrent bien à quel point l'École de chirurgie de Paris se trouvait à l'intersection de l'ancienne formation chirurgicale, essentiellement pratique et inscrite dans une relation *individuelle* de maître à élève, et le nouveau champ des professions médicales, caractérisé par l'exigence préalable, à tous les niveaux d'exercice, d'un enseignement autant théorique que pratique ou clinique, mais où dans tous les cas la dimension *corporative* dominait. Aussi, pour un certain nombre de chirurgiens étrangers, l'enseignement de l'École de chirurgie de Paris a-t-il pu devenir le tremplin vers le doctorat en médecine : on en retrouve une trentaine dans les registres de Reims, mais d'autres ont dû prendre leur grade ailleurs. Seul le suivi systématique de leur carrière — ce qui dépasse l'objectif de cette analyse — pourrait en donner l'exacte mesure.

Pour la plupart d'entre eux, cependant, l'épisode parisien a dû représenter autre chose : le contact visuel et auditif avec les sommités de la chirurgie nouvelle, le couronnement stimulant d'une formation laborieuse, mais aussi une forme de socialisation à la nouvelle conception de la profession chirurgicale, sans oublier l'expérience inégalée d'un séjour dans une des métropoles du monde où, de surcroît, à la fin de notre période une authentique révolution allait leur donner un frisson inconnu. Les étudiants étrangers ne sont nullement restés insensibles à ces bouleversements, comme il transparaît dans le cas de Jean-Léonard Daman, de Middelbourg en Zélande. Il s'inscrit aux cours de physiologie et d'accouchements le 15 juin 1790, quatre jours avant l'abolition de la noblesse et quelques semaines avant la fête de la Fédération. Rentré chez lui en 1793, il s'établit comme chirurgien à Middelbourg, où il est plus tard nommé lecteur à l'École clinique. Mais, francophile déclaré, il continue des décennies durant de s'habiller à la mode des « Incroyables²² »...

Pour la grande majorité des étrangers, le séjour à Paris couronne visiblement une période de formation prolongée pendant de longues années, qu'il s'agisse de médecins formés à l'université ou de chirurgiens. On le voit bien au laps de temps très bref entre la dernière inscription en chirurgie à Paris et l'obtention du doctorat à Reims, ou dans les rares cas où la date de naissance est indiquée dans les matricules. Pour la plupart des étrangers, les études parisiennes complètent simplement le curriculum initié à Louvain, Cologne, Leyde, Wurzburg, Vienne ou ailleurs. Ils peuvent se permettre de rester sélectifs dans l'assistance aux cours de chirurgie. Ainsi, André-François-Hyacinthe Fouquet, né à Virton (province du Luxembourg, diocèse de Trèves) le 30 septembre 1761, a étudié en philosophie à Luxembourg de 1777 à 1779, puis en médecine à

Vienne en Autriche, avant de prendre en juin 1784 une simple inscription en physiologie chez Antoine Louis. Un an plus tard, âgé de 23 ans seulement, il prend son grade en médecine à Reims, le 25 juin 1785. Un « très bon sujet », note Raussin, et, bien sûr, un « vrai » médecin. Les chirurgiens, avec leur apprentissage prolongé, étaient en moyenne plus âgés. Tel, par exemple, Bernard Grisard, né le 16 mai 1754 à Corswarem au diocèse de Liège, qui a déjà trente ans lorsque, en 1784, il vient passer un an à Paris où il s'inscrit à quatre cours différents : physiologie, anatomie, accouchements et botanique.

Il faudrait sans aucun doute des recherches locales poussées pour retrouver la carrière des anciens étudiants de Paris. Parfois les catalogues eux-mêmes nous donnent satisfaction. Jean-Baptiste Ruolt, de Virton au diocèse de Trèves, pays de Luxembourg, avait en 1774 suivi des cours d'anatomie à Paris chez Sue et Sabatier. Le 22 décembre 1791, les mayeur et échevins de Virton attestent qu'il a depuis quinze ans exercé la chirurgie et la médecine dans leur ville et annoncent le désir qu'on lui accorde des lettres de licence, d'après la permission reçue de l'Empereur. Effectivement, Ruolt obtient sa licence en médecine à Trèves, et quelques semaines plus tard, le 6 février 1792, un doctorat à Reims.

Encore n'est-il pas certain que ces chirurgiens fraîchement formés soient toujours rentrés chez eux. Dans le groupe des professions médicales, chez les médecins comme chez les chirurgiens, la mobilité géographique paraît en effet avoir été grande sous l'Ancien Régime, ne serait-ce qu'en raison d'une surproduction de professionnels médicaux dans certains territoires²³. Nous le savons avec une quasi-certitude pour Jean-Frédéric-Charles Plessmann, de Berlin en Prusse ; reçu maître ès arts à l'université de Paris le 19 février 1788, il y fait de 1789 à 1792 des études de médecine à la faculté, et obtient le bonnet de docteur à Reims le 17 septembre 1792. Mais il « a demandé à faire tous les actes régnicoles et a été reçu comme eux ». Autant dire qu'il avait l'intention de rester en France. En était-il de même des étudiants tchèques ? Malgré une recherche intensive dans les catalogues et dictionnaires disponibles, on n'a pas réussi à identifier la carrière des neuf élèves originaires de la Bohême, à l'exception de François Unger, né à Sobieslau au diocèse de Prague et étudiant à Paris de 1765 à 1768, qui est marqué « chirurgien » à l'année 1782 dans la matricule de la faculté de médecine de Prague²⁴.

Un certain nombre d'élèves-chirurgiens a trouvé un emploi comme chirurgien des armées. Ce débouché témoigne de l'amélioration du niveau de la chirurgie militaire qui se manifeste un peu partout au XVIII^e siècle et qui est assez souvent le moteur même de l'évolution de la chirurgie tout court. Le registre des examens subis par les aspirants aux postes de chirurgien-major dans les régiments de l'armée des États-Généraux permet d'identifier la carrière de plusieurs anciens élèves de l'Académie de chirurgie de Paris²⁵. L'on y trouve des chirurgiens hollandais, bien sûr, tel ce Jean Heller, de Roosendaal en Brabant, qui suit un cours d'opérations à Paris en 1782 et réussit dès le 23 décembre 1783 l'examen

pour être nommé chirurgien-major dans le premier bataillon du baron de Raders ; mais le 18 juillet 1786 il prend le grade de docteur en médecine à Duisburg et nous le retrouvons simple chirurgien-accoucheur dans la petite ville fortifiée de Willemstad, en 1811²⁶.

Mais le registre fournit également les résultats aux examens des chirurgiens allemands, puisque les régiments étrangers ont toujours été nombreux dans la République hollandaise. Il en est ainsi de Frédéric List, originaire de Baden-Durlach, étudiant à Paris en 1753 et examiné en Hollande le 10 mars 1772 où il est jugé capable pour la fonction de chirurgien-major dans le régiment de Famars²⁷. Jean-Georges Reinhardt, de Badenweiler dans le même territoire allemand, fut examiné en Hollande le 20 mai 1785, immédiatement après ses études à Paris (1783-1785), et admis comme chirurgien-major dans le régiment de Salm avec la mention « très honorable²⁸ ».

D'autres chirurgiens de Baden-Durlach ont dû suivre le même chemin. Tels les frères Sigismund-Ernst Klose (élève en chirurgie à Paris de 1757 à 1761, avec son compatriote Frédéric Nuding) et Adam-Gottfried Klose (élève de 1761 à 1764). Ce dernier, né à Baden en 1739, est nommé par la suite chirurgien-major dans le régiment hollandais de Baden-Durlach, sous le commandement d'un familier de son prince, mais il s'établit en 1782 à Zutphen dans la province Gueldre, comme chirurgien-accoucheur de la ville et lecteur d'obstétrique à l'École illustre ; lorsque son fils se rend à Duisburg pour s'immatriculer en médecine, son père l'accompagne pour y prendre son grade de docteur, le 27 novembre 1790²⁹.

CONCLUSIONS

Les conclusions de cette recherche peuvent rester brèves. Nous avons tout d'abord pu examiner l'aire géographique du recrutement de l'Académie royale de chirurgie. Celle-ci s'est avérée moins européenne qu'on a pu le penser et plus imbriquée dans des réseaux de relations préexistants, parmi lesquels figure, par ailleurs, celui des grands centres de la chirurgie de cette époque. L'analyse des curricula montre que peu d'étrangers venaient à Paris pour y suivre un cours d'études complet : pour la plupart d'entre eux, l'École de Paris fournissait un enseignement complémentaire axé essentiellement sur les cours d'anatomie et d'opérations, ainsi que sur les cours spécialisés, surtout ceux d'obstétrique. Le faible nombre de cours suivis par la plupart des étudiants étrangers, comparé à la durée de leur séjour, laisse supposer que le degré de participation à l'enseignement clinique dans les hôpitaux était élevé parmi eux. Des données ponctuelles confirment d'ailleurs cette impression. D'autre part, les rapports entre la formation chirurgicale et l'enseignement de la médecine universitaire paraissent avoir été intensifs parmi les étrangers, et les passages du métier de chirurgien à la

profession de médecin assez fréquents. Pour les étrangers du moins, l'Académie royale de chirurgie a donc bien fonctionné comme une institution de pointe qui brouillait les statuts professionnels et mélangeait les savoirs, bien avant de devenir elle-même, sous la Révolution, le symbole international et le centre de formation effective du médecin moderne.

1. Pour des perspectives générales, voir : Jean-Charles Sournia, *Histoire et médecine*, Paris, 1982 ; Jean-Pierre Goubert (éd.), « La médicalisation de la société française, 1770-1830 », in : *Historical Reflections/Réflexions historiques*, tome 9, Waterloo, 1982, p. 1-304 ; Jacques Léonard, *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Paris, 1981.

2. Cf. par exemple Roy Porter, « The patient's view : doing medical history from below », in : *Theory and Society*, t. 14 (1985), p. 175-198 ; Matthew Ramsay, *Professional and popular medicine in France, 1770-1830. The social world of medical practice*, Cambridge, 1988, et plus généralement Michael MacDonald, « Anthropological perspectives on the history of science and medicine », in : P. Crusi & P. Weindling (éd.), *Information sources in the history of science and medicine*, Londres, etc., 1983, p. 61-80.

3. Toby Gelfand, *Professionalizing modern medicine. Paris surgeons and medical science and institutions in the 18th century*, Westport/Londres, 1980.

4. L'étude majeure sur l'enseignement clinique à Paris demeure : Erwin H. Ackerknecht, *Medicine at the Paris Hospital, 1794-1848*, Baltimore, 1967, trad. fr. : *La médecine hospitalière à Paris (1794-1848)*, Paris, 1986 ; sans oublier, dans une perspective toute différente : Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, 1963. Sur l'enseignement chirurgical, voir : Pierre Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », in : René Taton (éd.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1964, p. 191-206. Sur l'enseignement clinique : M. J. Imbault-Huart, « Concepts and realities of the beginning of clinical teaching in France in the late 18th and early 19th centuries », in : *Clio medica. Acta Academiae Internationalis Historiae Medicinae*, tome 21 (1987-88), p. 59-70.

5. P. Huard, *L'Académie royale de chirurgie* [Conférence donnée au Palais de la Découverte le 5 novembre 1966 ; no D 112] (s.l.n.d.) fournit commodément toutes les données institutionnelles, ainsi qu'un aperçu des sources, une bibliographie et la liste des officiers et professeurs.

6. Laurence Brockliss, « L'enseignement médical et la Révolution. Essai de réévaluation », in : *Histoire de l'éducation*, n° 42, mai 1989, p. 79-110.

7. Paris, Bibliothèque de la faculté de médecine, mss. 50 à 69. Cf. pour deux coupes transversales du recrutement, en 1755 et en 1785-86 : Toby Gelfand, « Deux cultures, une profession : les chirurgiens français au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 27, juillet-septembre 1980, p. 468-484.

8. Cf. T. Gelfand, *Professionalizing modern medicine*, op. cit., p. 87-90.

9. Rappelons pour mémoire que la pratique de la dissection individuelle par les élèves-chirurgiens, pourtant un des fondements du système parisien, devait rester limitée en raison du nombre de cadavres disponibles. Cf. Pierre Darmon, « Les vols de cadavres et la science (XVII^e-XIX^e siècles) », in : *L'Histoire*, n° 48, septembre 1982, p. 30-37.

10. T. Gelfand, *Professionalizing modern medicine*, op. cit., p. 90.

11. Étant donné le caractère apparemment phonétique, voire fantaisiste, de l'orthographe de certains noms notés par des tiers, les fréquents changements dans l'ordre des prénoms d'un même individu, et la plus ou moins grande précision dans l'indication du lieu d'origine, il est possible que quelques fiches concernent en fait un même individu. L'on peut se demander, par exemple, si Joseph Unger de Prague (1765), Joseph Unger de Sobieslau (1770), et François Unger de Sobieslau (1765-1768) ne forment pas un seul et même étudiant, leurs inscriptions étant parfaitement complémentaires.

12. Laurence W. B. Brockliss, « Patterns of attendance at the University of Paris, 1400-1800 », in : D. Julia & J. Revel (éd.), *Les Universités européennes du xvf au xviii^e siècle. Histoire sociale des populations étudiantes*, tome II, Paris, 1989, p. 500, tableau 5.

13. Cf. D. Julia & J. Revel, « Les étudiants en médecine », in : *ibid.*, tome II, p. 256-265.

14. Le nombre d'inscriptions dans les registres qui subsistent est tellement important (près de 100 000 au total, 27 000 pour la seule période 1784-1791), que je n'ai pu reconstruire le curriculum des étudiants français. Soulignons cependant l'intérêt d'un tel travail pour une meilleure connaissance de la formation professionnelle des chirurgiens.

15. Paris, Bibliothèque de la faculté de médecine, ms. 2132.

16. Cf. Marie-Claude Dordain née Roze, *Les membres non résidents étrangers de l'Académie royale de Chirurgie*, thèse de doctorat, Faculté de médecine de Rennes, 1964 ; thèse n° 397. [exemplaire à la Bibliothèque de la faculté de médecine de Paris]. Sur Petrus Camper et la chirurgie, voir C. J. Doets, *De heerkunde van Petrus Camper 1722-1789*, Leyde, 1948 ; sur ses relations avec Paris, voir l'« Éloge de Camper » dans les *Éloges* de l'Académie, 1790 ; T. Gelfand, *Professionalizing modern medicine*, p. 104 ; R.P.W. Visser, *The zoological work of Petrus Camper (1722-1789)*, Amsterdam, 1985, p. 8.

17. Cf. pour le coût des doctorats D. Julia et J. Revel, « Les étudiants en médecine » (art. cité), p. 280, tableau 4.9.

18. Cf. sur les doctorats en médecine à Reims : Octave Gueillot, *La fin de la faculté de Médecine de Reims. Ses derniers docteurs-régents*, Reims, 1909, p. 39, 119-128, et 188-204 ; la formule du doctorat réservé aux étrangers se trouve dans le registre des examens : Bibl. municipale de Reims, ms. 2654.

19. Bibl. municipale de Reims, mss. 1085 (catalogue alphabétique des docteurs, 1550-1794) et 2654 (registre chronologique des examinés pour le doctorat, tenu par le professeur Raussin, 1748-1794). Louis-Jérôme Raussin avait été nommé professeur de médecine le 28 novembre 1747 ; il resta en fonction jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Sur lui, cf. O. Gueillot, *La fin de la faculté de Médecine*, op. cit., p. 2-9.

20. Paris, Archives nationales, F17 2440.

21. Cf. O. Gueillot, *Les thèses*, p. 122, n° 203 (plagiat).

22. J. C. de Man, *De Geneeskundige School te Middelburg, 1825 tot 1866*, tome I, Middelbourg, 1902, p. 18.

23. Pour la France, voir Toby Gelfand, « Public medicine and medical careers in France during the reign of Louis XV », in : A.W. Russell (éd.), *The Town and State Physician in Europe from the Middle Ages to the Enlightenment*, Wolfenbüttel, 1981, p. 108-116 ; pour les Provinces-Unies, voir W. Frijhoff, « 'Non satis dignitatis...' Over de maatschappelijke status van geneeskundigen tijdens de Republiek », *Tijdschrift voor geschiedenis*, t. 96, 1983, p. 389-396 (d'après les matricules des corporations de chirurgiens d'Amsterdam et de La Haye).

24. K. Kucera & M. Truc (éd.), *Matricula facultatis medicae Universitatis Pragensis 1657-1783*, Prague, 1968, p. 121. Il est peut-être identique avec les deux Joseph Unger marqués comme venant de Prague et de Sobieslau, qui furent inscrits en 1765 et 1770. Je dois mes sincères remerciements à M. Jiri Pešek, des Archives municipales de Prague, qui a fait la recherche en question.

25. Archives municipales de La Haye, Fonds de la Commission départementale de médecine, n° 366. Cf. A.H.M. Kerkhoff, *Over de geneeskundige verzorging in het Staatse leger*, thèse, Nimègue, 1976.

26. *Ibid.*, p. 37. Cf. J. van Haastert, « De organisatie van de gezondheidszorg in het arrondissement van Breda gedurende de Franse overheersing, 1811-1813 », in : *Jaarboek « De Oranjeboom »*, ann. 34, 1981, p. 92.

27. *Ibid.*, p. 6.

28. *Ibid.*, p. 44.

29. Cf. W. Frijhoff, « Trekkers in de achttiende eeuw : chirurgijns voor studie naar Parijs », in : *Oud-Zutphen*, ann. 5, 1986, p. 82-85.

ANNEXE

Étudiants à l'École Royale de Chirurgie de Paris originaires de l'Empire germanique, de la Suisse alémanique et de l'Europe de l'Est et du Nord, 1752-1791.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Les prénoms, noms de famille et noms de lieux sont reproduits tels qu'ils apparaissent dans les registres. Les variantes trouvées dans les inscriptions sont indiquées entre [...], des indications différentes ou contradictoires par.../..., des ajouts occasionnels entre (...); les identifications sont marquées par [=...]. Après le nom et le lieu d'origine (d. = diocèse) suit pour certaines années (1784-1787) le domicile parisien de l'étudiant. Les cours suivis sont indiqués ainsi : année d'inscription, nom du cours (id. = même[s] cours que l'année précédente), professeur (2x : deux inscriptions différentes sur la liste d'un seul cours ; 2 cours : deux cours différents suivis dans une même année).

LISTE ALPHABÉTIQUE

ACIER, Michel ; de Meissen. 1791 mal. os Botentuit.

ALLIGONY, Ignace ; de Heilbronne en Bohême, d. Prague. 1768 opér. La Faye, opér. Goursaud, thér. Hévin ; 1769 id. ; 1770 thér. Hévin.

ARMBRUSTER, François Henri ; de Borsette [= Burtscheid] près d'Aix-la-Chapelle [= d. Cologne]. 1781 path. Fabre.

ARMBRUSTER, Jean Laurent ; de Burtscheid, d. Cologne. Demeurant rue Saint-Martin. 1787 opér. Sabatier.

ARON [ARAU, ARRAU LALLEMAND], Joseph ; Polonais/de Drisen [Driezen ; = Drezdenko, Pologne] dans le Brandebourg/en Allemagne. Demeurant rue des Ciriers (1785) ; rue Aubry-le-Boucher (1786) ; rue et hôtel Beaubourg (1787). 1785 anat. Pelletan, mal. yeux Becquet ; 1786 phys. Louis, path. Tenon, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe ; 1787 anat. Pelletan, phys. Louis, accouch. Deleurye, mal. yeux Becquet, chimie Peyrilhe,

- botan. Peyrilhe ; 1788 anat. Pelletan, path. Fabre, opér. Sabatier, accouch. Le Bas ; 1789 opér. Sabatier, accouch. Piet ; 1790 opér. Sabatier.
- BAEHR, Michael Abraham ; d'Elbing en Prusse. 1766 anat. Crestelet.
- BALS, Nicolas Joseph ; de Malmédy, d. Cologne. Demeurant rue Saint-Landry, chez M. Chandé. 1785 anat. Sue.
- BAUME [VAUME, WAUME], Jean Sébastien ; d'Arlon au pays de Luxembourg, d. Trèves. 1768 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud.
- BECHT, Bernard ; de Rastatt, d. Speyer. 1766 anat. Crestelet, opér. La Faye, opér. Goursaud.
- BENOIT, Lion ; de Halberstadt en Prusse. 1775 anat. Sue ; 1776 anat. Sue, anat. Sabatier, path. Fabre ; 1777 anat. Sabatier.
- BERNHARD [BIRNHARD], Angele (?) ; de Cronbourg à Schwabe. 1775 anat. Sue ; 1776 anat. Sabatier.
- BLANCHARD, Évrard ; de La Mortaux, d. Trèves. 1777 anat. Sue ; 1778 anat. Sabatier.
- BLASER, Joseph Léonard ; de Steinen, canton Schwiz en Suisse. 1781 anat. Sue ; 1782 path. Fabre, opér. Lassus.
- BLOUM [PLOUM], Joseph ; de Saint-Jean Höst [Höchst], dioc. de Veldkirch [du Rheintal ; = Feldkirch, Tirol]. 1767 anat. Sue, opér. Goursaud, thér. Hévin ; 1768 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud ; 1769 anat. Sue, opér. La Faye, thér. Hévin. [N.B. Ce personnage est vraisemblablement identique avec celui de Joseph BLANT, de Brazz (?), paroisse de St. Jean-Höchst, département de St. Gall, dans le Haut Thourgaw en Suisse, d. Constance, qui fut créé docteur en médecine à Reims le 25 juin 1782, prés. Valentin-Marie Laignier ; il avait étudié la philosophie au Collège de Lisieux à Paris pendant deux ans, puis la médecine à Paris].
- BOECKING, Charles Louis ; de Trarbach en Allemagne [=d. Trèves]. 1774 anat. Sue ; 1775 anat. Sabatier.
- BOECKING [BOECKLING], Chrétien Daniele Theodoro ; d'Enckirch [= Enkirch, d. Trèves]. 1781 anat. Sue, path. Fabre, anat. Sabatier ; 1782 opér. Lassus.
- BOEHME, Jean Daniel ; de Frankenthal. 1779 anat. Sabatier.
- BOTTMANN, Antoine ; de Varsovie. Demeurant chez M. Sue [=professeur d'anatomie]. 1785 anat. Sue, anat. Pelletan.
- BRANS, Nath[anael] ; de Ronsdorff [=quartier de Wuppertal]. 1790 opér. Sabatier.
- BRUNER, Placide ; de Bremgarte [=canton Argovie] en Suisse. 1774 path. Fabre, thér. Hévin.
- CHADEAU, Nicolas ; de Sarrelouis, d. Trèves. 1765 opér. La Faye, thér. Hévin ; 1766 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet ; 1767 anat. Crestelet, opér. La Faye ; 1768 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud.
- CHARRON, Frédéric Antoine ; de Dresde en Saxe. 1766 anat. Sue, thér. Hévin, opér. La Faye, opér. Goursaud.
- CHEVILLARD, Jacques Joseph Louis ; de Vienne en Autriche. 1780 path. Fabre ; 1781 id. (2x).
- COLBRIE, Charel [Carolus] ; de Saarbourg, d. Trèves. 1766 opér. Goursaud ; 1767 id. ; 1768 anat. Sue.
- CROIZE, François ; de Meie [=Meix], d. Trèves. 1771 anat. Crestelet.
- CZIZEK [GIZEK], Jean ; de Czaslau, d. Prag. 1761 anat. Sue, phys. Simon, opér. Garengot ; 1762 anat. Sue, path. Andouillé, opér. Garengot ; 1763 anat. Sue, opér. Garengot.

- DE BUREN, (Jacob) Christophe ; de Soleure, d. Lausanne. 1754 path. Andouillé ; 1755 anat. Sue.
- DE CRINIS, Jean Jacques ; de Voitsperg [Witsperg ; = Voitsberg] en Styrie. 1768 anat. Sue, opér. La Faye, opér. Goursaud, thér. Hévin ; 1769 opér. La Faye ; 1770 thér. Hévin (2x).
- DELINÉ, Mathieu ; de (la Bresse [= Lobbrich ?] en) Prusse. 1790 anat. Pelletan (2 cours).
- DE LINNE, Theodorus ; de Lobbrich, d. Rurmondt [Gelder]. 1752 phys. Simon ; 1753 opér. Garengéot.
- DE VOGL, Joseph Antoin ; d'Ynsprugg [= Innsbruck] en Almangne. 1759 phys. Simon.
- DIDANDI, Jean Baptiste ; de Coppelausc, d. Trèves. 1787 anat. Pelletan.
- DONNER, Henry ; de Stoutgard, duché de Witemberg [= Wurtemberg]. Demeurant rue Saint-Jacques, chez M. Mancé. 1786 anat. Pelletan.
- DU PUY DE SAINT-MICHEL, Jean Baptiste ; de Hambourg en Basse Allemagne. 1764 anat. Sue, anat. Crestelet.
- DURET, François Joseph Jacques ; de Lucerne. 1790 anat. Pelletan.
- EIJCHENNE, Jean-Pierre ; de Deurban, d. de Cauff... [le reste illisible en raison d'une tache]. 1783 opér. Lassus.
- ENZENSERGER, Martin ; de Gars en Bavière. 1769 opér. La Faye, opér. Goursaud.
- ESSING, Philippe Jacques ; de Nagold dans le duché de Wurtemberg. 1769 thér. Hévin ; 1770 anat. Crestelet, opér. Goursaud (2x).
- FORTUNES, Pierre Théodore ; d'Altwür, d. Trèves. 1787 anat. Pelletan.
- FOUQUET, André François Hyacinthe ; né à Virton, prov. de Luxembourg, d. Trèves, le 30 septembre 1761. Demeurant rue du Four, hôtel Saint-Ambroise. 1784 phys. Louis. [N.B. Créé docteur en médecine à Reims le 25 juin 1785, prés. Didier Le Camus, ayant étudié la philosophie à Luxembourg (1777-79) et la médecine à Vienne en Autriche et à Paris ; « très bon sujet »].
- FRITSCH, Joannes ; Wiennensis [= Vienne en Autriche ?]. 1769 opér. La Faye, opér. Goursaud.
- GANBELL [GIANBELL], François Antoine ; de la Russie, né à St. Petersburg. 1764 anat. Sue, opér. La Faye, opér. Garengéot.
- GANTER, Gebhard ; d'Immenstaad en Allemagne. 1774 thér. Hévin.
- GARBANO [GARBAN], Jean Jacques Joseph ; de Sainte-Marie de Russo, juridiction de Locarno, d. Como en Suisse. 1764 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet.
- GAUMER, George ; de Bouchau [= Buchau] en Suabe. 1753 anat. Sue.
- GEIGER, Jean Gaspar ; de Cologne. 1776 anat. Sue ; 1777 id. (2x) ; 1778 anat. Sabatier.
- GEIGER, Joseph François ; de Brunnen en Suisse. 1787 anat. Pelletan ; 1788 néant ; 1789 phys. Louis ; 1790 anat. Pelletan ; 1791 opér. Lassus.
- GELPKE [GELPCKE], Jean Frédéric ; d'Osterode en Allemagne. 1756 opér. Garengéot ; 1757 anat. Sue, opér. Garengéot, phys. Simon ; 1758 anat. Sue, path. Andouillé ; 1759 anat. Sue.
- GÉRARD, Georges ; de Luxembourg, d. Trèves. Demeurant rue Greneta, chez M. Aubry (1784). 1778 anat. Sabatier (2x) ; 1779 anat. Sabatier, path. Fabre (2x), anat. Sue ; 1780 anat. Sabatier, anat. Sue ; 1781 anat. Sabatier ; 1782, 1783 néant ; 1784 anat. Sue.
- GIEBELHAUSEN, Jean Frédéric Louis ; de Potsdam. 1768 opér. La Faye, opér. Goursaud.

- GOLDTHORPE, Jacques ; d'Annovre [= Hannover]. 1757 phys. Simon ; opér. Garengéot ; 1758 anat. Sue.
- GOOD, François Antoine ; de Mels, du comté de Sargans, d. Coire, en Suisse. Demeurant rue Poissonnière, aux casernes [compagnie colonelle] des Suisses. 1782 anat. Sue ; 1783 anat. Sue, path. Fabre, opér. Lassus ; 1784 anat. Sue, opér. Lassus, thér. Brasdor, accouch. Deleurye, chimie Peyrilhe ; 1785 path. Tenon, opér. Lassus, botan. Peyrilhe.
- GRÄFF, Jacques ; de Creutznach [= Kreuznach], d. Mayence. 1780 anat. Sabatier.
- GRANDJEAN, Hubert ; de Glairens/de la paroisse de Villance, duché de Luxembourg [= d. Trèves]. 1765 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud ; 1766, 1767, 1768 néant ; 1769 opér. La Faye, opér. Goursaud.
- HAUSER, Jean ; de Rimbach en Almagne. 1770 anat. Sue, opér. Goursaud ; 1771 anat. Sue, opér. Goursaud, thér. Hévin ; 1772 anat. Sue, opér. Goursaud, anat. Sabatier.
- HEIDELBACH, Jeremias Justus ; d'Alsfeld en Hesse. 1765 opér. La Faye, opér. Goursaud.
- HENRICH, Joseph ; d'Abtwil [= canton Argovie] en Suisse. 1779 anat. Sue ; 1780 anat. Sabatier.
- HENRY, Jean Baptiste ; de Dresde en Saxe. 1777 path. Fabre.
- HENTZI, Charles ; de Berne en Suisse. 1759 opér. Garengéot ; 1760 à 1763 néant ; 1764 anat. Sue.
- HERNQUIST, Pierre ; de Stockholm en Suède. 1766 thér. Hévin ; 1767 opér. La Faye, opér. Goursaud.
- HOFFBAUR [HAUFFBAUR], Charles ; de Czaslau [Tschaslau], d. Prague. 1755 phys. Simon, opér. Garengéot ; 1756 néant ; 1757 opér. Garengéot ; 1758 néant ; 1759 anat. Sue ; 1760 id.
- HOTTENROTH, Mathias ; de Mayence. 1767 opér. La Faye ; 1768 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet ; 1769 opér. La Faye, thér. Hévin.
- IMFELD, Louis Ignace ; d'Isarné [= Sarnen], canton d'Ouedreualle [= Unterwalden], d. Constance en Suisse. Demeurant rue Poissonnière, caserne des Suisses ; rue de la Plâtrière, chez M. Dumont (1785) ; rue des Mathurins, hôtel Impérial ; rue du Plâtre, chez M. Brune (1786). 1785 anat. Sue, opér. Lassus ; 1786 anat. Pelletan, phys. Chopart, opér. Lassus.
- IVANTZOFF [ZVANTZOFF ?], Antoine ; de Cochin en Turquie. Demeurant rue des Barres, chez M. Sue 2e [= Sue le jeune, professeur d'anatomie]. 1783 anat. Sue ; 1784 opér. Lassus ; 1785 néant ; 1786 anat. Pelletan ; 1787 opér. Sabatier.
- JACQUEMET, Laurent ; de Sarlouis [= Sarrelouis], d. Trèves. Demeurant rue de Seine, chez M. Rambot (1784) ; rue du Temple, chez Foix de Four (?) (1786). 1784 accouch. Deleurye ; 1785 néant ; 1786 path. Tenon ; 1787 accouch. Deleurye, mal. yeux Becquet, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe.
- JANSEN, Antoine ; de Munster en Vesphalie. 1758 opér. Garengéot.
- JOCHMAN, Jean ; de Calemberg, d. Paterbonne [= Paderborn]. 1755 anat. Sue, opér. Garengéot ; 1756 néant ; 1757 opér. Garengéot ; 1758 anat. Sue.
- KARSTEN, Anthon Wilhelm ; de Hannover. 1774 anat. Sue ; 1775 anat. Sue, thér. Hévin ; 1776 anat. Sabatier.
- KELLER, Jean Antoine ; de Frauenfeld [= canton Thurgovie]. 1790 anat. Pelletan, phys. Louis, opér. Sabatier, accouch. Le Bas, mal. yeux Becquet, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe ; 1791 mal. os Botentuit.
- KELLER [HELLER, ?IELLER], Jean Henri/Jean Louis ; de Hallau[w], canton Schaffhouse en Suisse. 1766 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud.

- KEUTSCH, Hartman Louvig [Louis] ; de Giessen en Hessen Darmstadt. 1765 opér. La Faye, thér. Hévin, opér. Goursaud ; 1766 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud.
- KLEIN, (Boniface) Joseph ; de Wessen [=Weesen], canton Glarus en Suisse. 1782 opér. Lassus ; 1783 anat. Sue, opér. Lassus ; 1784 opér. Lassus.
- KLOSE, Adam Gottfried [Goffroi] ; de Dourlac [=Durlach] en Allmagne. 1761 anat. Sue ; 1762 néant ; 1763 anat. Sue ; 1764 anat. Crestelet, opér. La Faye.
- KLOSE, Sigismund Ernst ; de Turlach [=Durlach] en Allemagne, d. Spire. 1757 phys. Simon, opér. Garengéot ; 1758 anat. Sue, path. Andouillé, opér. Garengéot ; 1759 opér. Garengéot ; 1760 id. ; 1761 anat. Sue.
- KNAPP, Christian ; de Luxembourg, d. Trèves. 1754 anat. Sue.
- KOENIG, Jean Henry ; de Munster en Westphalie. 1769 anat. Crestelet, opér. La Faye.
- KUNDIG [KUNDY], (Joseph) Dominique (Oswaldum) ; de Suisy [=Schwyz], même d., en Suisse. Demeurant aux casernes [Suisse] de Courbevoie. 1785 anat. Sue ; 1786 néant ; 1787 anat. Pelletan, opér. Lassus ; 1788 anat. Pelletan.
- LEIBBRANDT, Jean Conrad ; du duché de Wirtemberg. 1754 anat. Sue.
- LESSLER, Georg Frédéric ; de N : Selters, pays [et d.] de Trèves. 1774 path. Fabre, thér. Hévin.
- LEVAUT, Antoine ; pensionné du Grand Duc de Russie. Demeurant rue des Barres, chez M. Sue le jeune, maître en chirurgie. 1784 thér. Brasdor.
- LEYDEL, Frédéric Charles ; de Tubingue en Souabe. 1789 phys. Louis, chimie Peyrilhe.
- LHEUREUX, Jean Baptiste ; de Bohême. Demeurant rue Mazarine, chez M. Jean. 1784 phys. Louis, phys. Chopart.
- LIST, Frédéric ; de Baade-Dourlac [=Durlach], en Hollande (sic). 1753 opér. Garengéot.
- LOYER, Louis Charles ; de Piney, d. Luxembourg [sic pour Trèves]. 1790 path. Fabre.
- LUCKE, Jacques Herman ; de Lubeck. 1771 opér. Goursaud, thér. Hévin.
- LUST (?), L.C. ; d'Hannovre. 1780 path. Fabre.
- LUTIJ [LUTTI], François Louis ; de Stapfert [Stopfert ?], Turgovie en Suisse, d. Constance. 1771 anat. Sue ; 1772 néant ; 1773 path. Fabre ; 1774, 1775, 1776 néant ; 1777 anat. Sabatier.
- MALHERBE, Arnaud ; d'Aix-la-Chapelle, d. Liège. 1756 opér. Garengéot ; 1757 anat. Sue ; 1758 path. Andouillé ; 1759 anat. Sue, opér. Garengéot.
- MARCELLINE [MARCILLINIE], François ; de Berlin en Prusse. Demeurant rue de la Grande-Truanderie, chez M. Jacquemet. 1785 phys. Louis, accouch. Deleurye, chimie Peyrilhe.
- MARCUX, Martin ; de Anhold. 1769 anat. Crestelet.
- MARIN, Michel ; de Tomils, jurid. de Coir [=canton des Grisons]. 1782 anat. Sue.
- MARIN, Prosper ; de Tomils, jurid. de Coir en Grison. 1782 anat. Sue.
- MARKOVOSKI [MARKOSKI]. Joseph ; de Pologne. Demeurant rue Mazarine no. 4, chez M. Toutin. 1786 anat. Pelletan ; 1787 opér. Sabatier.
- MARSCHALCK, Johannes Battista ; chirurgiae et medicinae studiosus Wetzlariensis. 1753 phys. Simon (liste latine).
- MEISS [MEESS, MUSSCHATEL], Pierre ; de Saint-Wendel, d. Trèves. 1766 opér. Goursaud ; 1767 anat. Sue, opér. Goursaud ; 1768 anat. Sue.
- MITSPHANOW, Sila ; de la Russie. 1768 opér. Goursaud.

- MOLITOR, Henri ; de Luxembourg/du dioc. de Trèves. 1783 anat. Sue.
- MOLITOR, Jean Jacques ; de Luxembourg, d. Trèves. 1782 path. Fabre ; 1783 anat. Sue, path. Fabre. [N.B. Étudiant ès arts à Paris depuis le 28 juin 1783, créé maître ès arts le 26 mai 1786 (Bibl. Nat., ms. latin 9161, fol. 103), puis docteur en médecine à Reims le 13 novembre 1786, ayant soutenu des thèses aux 30 juin, 11 et 13 novembre 1786, et dédié sa thèse générale au Prince de Ligne].
- MULLER, Joannes ; de Hambourg/1765 : de Dannemarc. 1765 anat. Sue, opér. Goursaud ; 1766 anat. Crestelet.
- MÜLLER, François Joseph ; de Schmerken [= Schmerikon], canton Uri. 1774 anat. Sue, anat. Sabatier ; 1775 néant ; 1776 anat. Sabatier.
- MUSSINAN, Lai (sic) ; de Munich en Bavière. 1778 anat. Sabatier.
- NEFF, (Jean) Jacques ; d'Altstetter [= Altstätten, canton Thurgovie] en Suisse. 1777 anat. Sue ; 1778 anat. Sabatier ; 1779 à 1782 néant ; 1783 path. Fabre.
- NEILMAN, François ; de Manheim. 1769 anat. Crestelet.
- NEITENAUER, Pierre ; de Vienne en Autriche. 1773 anat. Sue ; 1774 néant ; 1775 anat. Sabatier.
- NUDING, Frédéric ; de Turlach [= Durlach] en Allemagne. 1757 phys. Simon.
- OBERHOLZER, Vincent Antoine ; de Solvin/Goldnigensi, d. Constance en Allemagne. Demeurant rue Poissonnière, aux casernes des Suisses. 1785 opér. Lassus, accouch. Deleurye.
- ÖSTERDAM, Abraham ; de Stockholm en Sweden. 1769 anat. Crestelet ; 1770 anat. Sue, opér. La Faye.
- PABST, Joseph Antoine ; d'Imenstatt, d. Constance. Demeurant rue Galande, hôtel de Lesseville. 1786 opér. Sabatier.
- PEINTNER [PAINTRE], Michel ; de Grreichs Ehrenbrey, dicoiz en la Tijrole (sic). 1768 anat. Sue, anat. Crestelet.
- PHILIPPIGRACHT [PHILIPPE PIGRAILT (sic)], Edmond ; d'Aix-la-Chapelle en Allemagne [= d. Liège]. 1754 phys. Simon, opér. Garengéot.
- PHILIPPIGRACHT, Pierre ; d'Aix-la-Chapelle en Allemagne [= d. Liège]. 1764 opér. La Faye.
- PIERSONT, Ferdinand ; de Luxembourg [= d. Trèves]. 1790 anat. Pelletan, opér. Sabatier.
- PINOT, Frédéric Guillaume Auguste ; de Berlin. Demeurant à Saint-Cloud, chez M. Blutot, son oncle. 1786 accouch. Le Bas, mal. yeux Becquet, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe.
- RABLIN, Jean ; de Berlin en Prusse. 1755 phys. Simon ; 1756 opér. Garengéot.
- RATHS, Frédéric ; de Mayence. 1757 opér. Garengéot.
- REDEMEYER, (Louis) Auguste (Ernest) ; de Breslau en Silésie. 1773 path. Fabre, théor. Hévin ; 1774 anat. Sue (2x), anat. Sabatier ; 1775 anat. Sue, anat. Sabatier ; 1776 anat. Sue, path. Fabre, théor. Hévin, anat. Sabatier ; 1777 anat. Sabatier, path. Fabre ; 1778 anat. Sabatier. [N.B. Créé docteur en médecine à Reims le 13 octobre 1781, prés. J.B.P.H. Caqué, étant maître ès arts de l'université de Breslau et ayant étudié la médecine à celle de Paris. La thèse présentée *An in omni tumore, ut plurimum, sit tentanda resolutio* ?, qu'il affirma être de sa main, apparut être une thèse défendue à Paris en 1742 par Desbois].
- REGNIER, Nicolas ; de Sarrelouis, d. Trèves. 1765 opér. La Faye.
- REHFELD, Jean Augustin ; de Leipzig en Saxe. Demeurant rue Croix des Petits-Champs, chez M. Juifray (1784) ; rue Lobrichon, chez M. le S.M. du duc d'Orléans (fin 1785) ;

- rue de Richelieu, chez M. Leleu/Fortat (1786). 1782 anat. Sue ; 1783 id. ; 1784 opér. Lassus ; 1785 anat. Pelletan, phys. Louis, opér. Lassus, accouch. Deleurye ; 1786 anat. Pelletan, path. Fabre, opér. Sabatier, accouch. Le Bas, chimie Peyrilhe ; 1787 opér. Sabatier ; 1788, 1789 néant ; 1790 accouch. Le Bas.
- REINHARDT [RENICHARD], Jean George ; de Badenweiler, en Badendeurlach, en Allemagne. Demeurant rue de la Harpe, chez M. Riquet (1784) ; rue Saint-Jacques, chez la marchande Combejane (fin 1784). 1783 anat. Sue ; 1784 anat. Sabatier, opér. Lassus, thér. Hévin, accouch. Deleurye, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe ; 1785 opér. Lassus.
- REINNARTH, [le prénom manque] ; de Bâle en Suisse. 1783 opér. Lassus.
- REINSCHMIDT, Jean David ; de Nienbourg en Anhalt (Cœthen). 1756 phys. Simon, opér. Garengéot ; 1757 anat. Sue, phys. Simon ; 1758 anat. Sue (2x) ; 1759 path. Andouillé.
- RENAUD, Jean Baptiste ; de Tournay, prov. de Luxembourg, d. Trèves. 1774 path. Fabre ; 1775, 1776 néant ; 1777 anat. Sue.
- REPPELMONDT [REPPOLMUIDT], Jan Teodor ; de Glabek [= Gladbeck] électeur de Cologne/de Gelabert en Vesfali. 1760 anat. Sue ; 1761, 1762, 1763 néant ; 1764 anat. Crestelet.
- RETTNER [KETTNER], Balthasar ; de Vircebourg [= Würzburg] en Franconie. 1775 path. Fabre, thér. Hévin ; 1776 anat. Sue, anat. Sabatier ; 1777 anat. Sabatier.
- RICHTER, Jean Christophe ; de Dresde en Saxe ; 1781 anat. Sabatier.
- RIEDL, Pierre Joseph ; de Mayence. 1771 anat. Crestelet.
- RIETLIN, Albert ; d'Ulm en Allemagne. 1756 anat. Sue.
- RIETZINGER [RITZINGER], André ; de Bechtheim, d. Worms [d. Mayence]. Demeurant rue Saint-Martin/cour Saint-Martin, chez M. Pricier/Brier. 1786 anat. Pelletan ; 1787 anat. Pelletan, phys. Chopart, opér. Lassus, accouch. Deleurye ; 1788 opér. Sabatier.
- ROLLAND [ROLAND], Jean Jacques (Joseph) ; de Souglier/Neufchâteau [Châteauneuf] au pays de Luxembourg, d. Trèves. Demeurant rue Mazarine, chez M. Moullat (1785) ; rue Jean-de-Beauvais, chez M. Grégoire ; rue de Cluny, chez M. Meurier (1786). 1785 anat. Sue ; 1786 anat. Pelletan, phys. Louis, opér. Lassus, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe ; 1787 anat. Pelletan, path. Fabre, opér. Sabatier, chimie Peyrilhe ; 1788 opér. Sabatier. [N.B. Créé docteur en médecine à Reims le 30 juillet 1791, prés. Pierre-Antoine Petit, ayant étudié à Paris au Collège Saint-Côme en 1785-87, et depuis le 9 décembre 1787 (!) trois ans à Louvain, « ayant aussi fait des cours d'accouchement et d'opérations chez des maîtres particuliers et suivi l'école à la Charité de Paris »].
- ROUCEL, François ; de Turlach [= Durlach] en Allemagne. 1758 opér. Garengéot.
- RUDOLPHI, Gustaf Daniel ; de Barth en Poméranie. 1771 opér. Goursaud, thér. Hévin.
- RUMLIGER, Jean Jacques ; d'Araue [= Aarau], canton Berne. 1756 phys. Simon ; 1757 anat. Sue.
- RUOLT, Jean Baptiste ; de Virton, prov. et pays de Luxembourg, d. Trèves. 1774 anat. Sue, anat. Sabatier.
- SCHERER, Philippe Charles ; d'Anau [= Hanau], d. Mayence. 1754 phys. Simon ; 1755 path. Andouillé ; 1756 anat. Sue ; 1757 opér. Garengéot.
- SCHESTER, Guillaume Frédéric ; d'Anspach [= Ansbach] en Allemagne. 1753 opér. Garengéot.
- SCHMITT, Geofroy ; de Cassel en Allemagne. 1757 opér. Garengéot.
- SCHMUCK, Laurent ; natus ex Gedano/de Dantzig, de la Prusse polonaise. 1771 anat. Crestelet, thér. Hévin ; 1772 anat. Crestelet.

- SCHNEEFUSS, Antoine Frédéric ; de Hildesheim en Westphalie. 1767 anat. Crestelet.
- SCHOELER, Louis ; de Dantzig en Prussie. 1771 anat. Sue, opér. Goursaud, thér. Hévin, anat. Crestelet.
- SEYBERTZ [SEUBERT], Pierre ; de Neumagen [Meumegen, Nymoin], électorat et d. de Tref [Trèves] en Allemagne. Demeurant rue Saint-Victor, chez M. Laroche ; rue des Fossés/rue Saint-Jean, chez M. Clément/Frémont ; rue Saint-Jacques, chez M. Combejane ; rue Saint-André-des-Arts, chez M. Mané ; place Saint-Michel, chez M. Apet. 1783 anat. Sue ; 1784 anat. Sue, phys. Chopart ; 1785 path. Tenon, opér. Lassus, 1786 anat. Pelletan, phys. Chopart, thér. Hévin, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe (2x) ; 1787 anat. Pelletan, path. Fabre, opér. Sabatier, accouch. Deleurye, mal. yeux Becquet, chimie Peyrilhe, botan. Peyrilhe ; 1788 anat. Pelletan, opér. Sabatier, accouch. Le Bas ; 1789 opér. Sabatier, accouch. Piet ; 1790 anat. Pelletan, opér. Sabatier.
- SMIZ [SINZ ?], Joseph André ; de Bildstein [Dilestein], d. Constanze. 1781 anat. Sue, path. Fabre ; 1782, 1783 néant ; 1784 opér. Lassus.
- SOLLICOFFRE, George Joachim ; à St. Gall en Suisse. 1783 anat. Sue.
- SONET, Jean Jacques ; de la prov. du Luxembourg, d. Trèves. 1777 anat. Sue.
- STECK [STEELS], Frédéric Louis ; d'Ebingen en Wimbergske [= Wurtemberg]. Demeurant rue des Boucheries, hôtel d'Olzau. 1786 phys. Louis, accouch. Le Bas, mal. yeux Becquet, botan. Peyrilhe.
- STEIN, Frédéric Hugues ; d'Anholt Kerbes [= Anhalt Zerbst]. 1756 anat. Sue.
- STEINBACH, François (Joseph) ; de Malmédy, principauté de Stavelot, d. Cologne. 1779 anat. Sabatier, path. Fabre ; 1780 id. ; 1781 anat. Sabatier. [N.B. Créé docteur en médecine à Reims, le 21 juillet 1781, prés. Robert Fillion, ayant étudié à Cologne et Paris].
- STEINEGGER, Joseph ; de Soleure, d. Fribourg. 1767 anat. Crestelet, opér. La Faye, opér. Goursaud, thér. Hévin ; 1768 opér. La Faye, thér. Hévin.
- STOUPPER [STUPPER], Daniel ; de Soleure en Suisse. 1775 anat. Sue ; 1776 anat. Sue, thér. Hévin, anat. Sabatier.
- STRECCIUS [STENIUS], Jean Charles ; de Cleinich [Bleinich], d. Trarbach [= Trarbach, d. Trèves]. 1769 anat. Crestelet, thér. Hévin ; 1770 opér. Goursaud.
- SUNDVALL [SUNDWALL], Ingell ; de Stockholm. 1774 thér. Hévin ; 1775 néant ; 1776 anat. Sabatier.
- TAUCHSLIN, Charles Michel ; de Brougg [= Brügg], canton Berne en Suisse. 1783 anat. Sue.
- THEEL, Daniel ; de Stockholm en Suède. 1766 anat. Crestelet, opér. La Faye ; 1767 opér. La Faye. [N.B. Créé docteur en médecine à Reims le 28 avril 1767, prés. Henri Macquart, ayant étudié à Upsal].
- THUNBERG, Charles Pierre ; de Jenkoping en Suède. 1771 opér. Goursaud, thér. Hévin.
- TUNKERDSANN, Adolphe ; de Rimstauds, d. Saltzbουργ. 1772 anat. Sue.
- UNGELTER, Christoph ; de Stuttgart en Wirtemberg. 1769 anat. Crestelet.
- UNGER, Joseph ; de Prague en Bohême. 1765 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet. [N.B. Identique avec François Unger ?]
- UNGER, François ; de Sobieslau en Bohême [d. Prague]. 1765 opér. Goursaud ; 1766 néant ; 1767 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud ; 1768 anat. Sue, anat. Crestelet. [N.B. Identique avec Joseph Unger ?]
- UNGER, Joseph ; de Sobieslau en Bohême. 1770 anat. Crestelet, opér. La Faye. [N.B. Identique avec les autres Unger ?]

- VIGÉ, Jean Baptiste ; de Mels [=canton des Grisons] en Suisse. 1790 anat. Sue, opér. Lassus.
- VOIGTLAENDER, Gottlob Ernst ; de Leypzig en Saxe. 1764 opér. La Faye ; 1765 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Goursaud ; 1766 anat. Sue, opér. La Faye, thér. Hévin, anat. Crestelet ; 1767 anat. Crestelet.
- WALTHER, Bernard ; de Roggenburg en Suisse. 1787 anat. Pelletan.
- WANGER, Caspar Joseph Antoni ; de Baaden, d. Constans. 1769 anat. Crestelet, opér. La Faye ; 1770 anat. Crestelet.
- WEHNER [VEHNER], Jean Louis ; de Carlsbaad en Boehme, d. Prag. 1757 opér. Garengéot ; 1758 néant ; 1759 anat. Sue, opér. Garengéot ; 1760 id. ; 1761 anat. Sue, phys. Simon, opér. Garengéot.
- WEIDMANN, Jean Pierre ; de Julich, pays de Cologne. 1780 anat. Sabatier.
- WEIKARD, (George) Nicolas ; de Foulde [= Fulda] en Allemagne. 1776 anat. Sue ; 1777 anat. Sabatier, path. Fabre.
- WELCKER [WELCHER], (Jean) Christian Danckegott ; de Saingerhausin [= Sangerhausen] en Saxe/de Leipzig en Saxe. Demeurant rue Saint-Martin, chez M. Blondelet. 1784 opér. Lassus ; 1785 anat. Sue, phys. Chopart, accouch. Deleurye ; 1786 anat. Sue, opér. Lassus.
- WEPSE, Jean ; de Schaffouse en Suisse. Demeurant rue Saint-Jacques, hôtel de Nivernois. 1786 anat. Pelletan.
- WETTERWALD [WELTERWALD], Joseph Léger ; de Surcé [Scource ; = Sursee], canton Lucerne en Suisse. 1759 opér. Garengéot [Joseph Léger, sans nom de famille] ; 1760, 1761 néant ; 1762 anat. Sue, opér. Garengéot ; 1763 id. ; 1764 anat. Sue, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Garengéot ; 1765 anat. Sue, opér. Goursaud.
- WETTERWALD, Antoine ; de Surssée, canton Lucerne en Suisse. 1768 anat. Sue, opér. La Faye, thér. Hévin, anat. Crestelet, opér. Goursaud.
- WIRTENSOHN, Charles Joseph ; d'Upladen [= Opladen] en Allemagne, duché de Bergh palatin. 1764 anat. Sue, path. Andouillé, opér. La Faye, anat. Crestelet, opér. Garengéot.
- WITLEK [WITLECK], Joachim ; de Chiltenhoffen, royaume de Bohême. 1774 path. Fabre, thér. Hévin.
- WOLFF, Bernard ; de Berlin. 1775 path. Fabre ; thér. Hévin.
- ZAIS, Jean Guillaume ; de Cantstatt en Würtemberg. 1764 anat. Crestelet, opér. La Faye, opér. Garengéot.
- ZWEIFFEL [ZVEUFFEL], Anthoin ; de Kaltbrunn, canton Schwiz et Glarus en Suisse. 1775 anat. Sue, path. Fabre.